BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXVII.

JANVIER A JUIN 1862.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1862



ment chrétienne de traiter le panégyrique. — La forme de ces deux modèles est aussi différente que les circonstances pour lesquelles ils furent composés. Le premier, devant servir à rehausser la solennité d'une fête patronale, est d'un genre plus pompeux, et semble comme un monument élevé à la mémoire de saint Ignace, martyr, premier successeur de saint Pierre sur le siége d'Antioche. Comme l'orateur n'avait point ici à raconter en détail des faits qui étaient bien connus de ses auditeurs, il s'efforce uniquement de faire pénétrer en eux le sentiment d'une douce admiration, et de les porter ainsi à imiter les vertus et à réclamer l'intercession de leur saint évêque. Le plan du discours est d'une régularité parfaite, très-conforme aux règles de la disposition oratoire; mais, au milieu des divisions et subdivisions du sujet, on sent le souffle d'un génie puissant, toujours maître de lui-même, déployant dans la mesure voulue la liberté de ses allures et la magnificence de son essor, entremêlant les questions les plus hautes du dogme catholique aux vérités les plus élémentaires et les plus pratiques, semant à pleines mains les grâces, les fleurs, tous les genres de trésors que lui fournit sa féconde éloquence. — Le deuxième panégyrique a un caractère moins solennel. Le sujet ne présentait que peu de ressources : il s'agissait seulement de faire l'éloge de deux courageux soldats, Juventin et Maximin, qui, pour s'être exprimés trop librement sur l'apostasie de l'empereur Julien, avaient été jetés en prison, tentés inutilement par les promesses et par les menaces, et enfin décapités. A moins de se livrer à des considérations générales peu attrayantes pour les fidèles, l'orateur devait se borner au simple récit des faits. Comme ces faits, d'ailleurs, étaient peu connus des fidèles d'Antioche, saint Jean Chrysostome prend occasion en les racontant de tout préciser; il s'arrête aux moindres détails; il entre dans les explications les plus minutieuses. Son discours devient ainsi une narration oratoire d'une grande simplicité, mais pourtant méthodique, régulière, pleine de charme et d'intérêt, de laquelle, suivant sa coutume, il sait faire naître, pour l'utilité de ses auditeurs, de pieuses et éloquentes instructions morales. — En somme, par leur contraste et leurs qualités respectives, ces deux discours peuvent offrir un sujet d'étude complète sur le panégyrique chrétien, et donner une idée exacte de la double méthode à suivre en ce genre.

Le P. Broeckaert a mis en regard du texte grec une traduction française fidèle, claire, élégante, accompagnée de notices historiques et d'analyses littéraires pleines de justesse et de bon goût. Mais comment

rendre dignement, comment apprécier à leur juste valeur, cette suave diction, cette touche légère, ce délicieux mélange de grandeur et de simplicité, en un mot, cette belle langue apostolique propre à saint Jean Chrysostome, et qui l'a fait si justement surnommer Bouche-d'Or? Formé sur les plus purs modèles attiques, le langage du saint docteur ne diffère de celui de Démosthène que par une abondance qui rarement excède les limites d'une sobriété bien calculée, et par une certaine teinte orientale qui jadis ravissait le peuple d'Antioche, comme elle ravira encore de nos jours tout lecteur attentif. C'est dans le texte même qu'il faut apprendre à saisir et à goûter ces vives et pures beautés. Puissent les jeunes littérateurs, surtout ceux des écoles ecclésiastiques, s'attacher de plus en plus, sous les auspices d'un si grand maître, à l'étude approfondie de cet antique idiome grec, le plus riche et le plus harmonieux que les hommes aient jamais parlé! Puissent-ils cultiver de bonne heure comme il le mérite un genre de prédication aussi populaire, aussi fécond que le panégyrique, qu'on a eu le tort de dénaturer ou de trop délaisser, et que, de nos jours, on s'efforce avec tant de succès de ramener à sa pureté première! — Nous félicitons donc sans restriction le P. Broeckaert de son utile et excellent travail, et nous l'engageons à le compléter en faisant rééditer de la même manière un choix de panégyriques empruntés à saint Basile, à saint Grégoire de Nazianze et à quelques autres : c'est un véritable service qu'il rendra à l'enseignement, et une des plus salutaires impulsions qu'il puisse donner à l'étude classique et littéraire des Pères de l'Eglise.

32. LE PARFUM *de Rome*, par M. Louis VEUILLOT. — 2 volumes in-12 de 340 et 336 pages (1862), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c.

Rien ni personne ne nous empêchera de dire tout le bien que nous pensons de M. Louis Veuillot et de son livre, quoique nous n'ayons pas la même liberté de dire pourquoi nous le pensons. Si nous disions que M. Louis Veuillot est le premier écrivain de ce temps, qui nous contredirait? D'abord, ceux qui sentent encore sur leurs épaules les traces de certaines *volées de bois vert* qu'il leur a si bien assénées; mais ceux-là, pour d'autres raisons, ont peu d'autorité littéraire; — ensuite, peut-être, ceux qui ont dit que le premier écrivain de ce temps, c'était M. Cousin, malgré sa monotonie en tous sujets et sa trop habituelle déclamation. Parmi les meilleurs livres de notre âge, il en est bien peu, — littérairement parlant, — que M. Louis Veuillot n'eût su écrire; mais, parmi les livres de M. Louis Veuillot, en est-il

un seul qu'eût écrit tout autre que lui? Citons-en trois qui compteront parmi les plus remarquables de notre littérature contemporaine : les *Libres Penseurs*, *Çà et là* et ce *Parfum de Rome :* tous trois, — les deux derniers surtout, — si analogues dans leur manière, sont l'œuvre unique d'un unique écrivain; et aujourd'hui, dans notre littérature égalitaire, que la plume est maniée avec une si uniforme facilité, il n'y a rien au-dessus d'un tel mérite. Originalité de fond et de forme, orthodoxie d'idée et de langage, voilà ce qui est nécessaire et ce qui suffit à faire un grand écrivain. M. Louis Veuillot a bien cela. Il a aussi des défauts, dit-on : qui n'en a pas, même Bossuet, le plus grand écrivain de la France et peut-être du monde? Mais ce que M. Louis Veuillot a encore, et ce qui étonne davantage chez lui, c'est, dans une constante perfection de style, cette incroyable variété de tons et de manières, qui, de chacun de ses livres fait un livre multiple, et en montre l'auteur propre à toutes les œuvres littéraires. Dans *Çà et là*, indépendamment de tous ses autres caractères, M. Louis Veuillot s'est révélé poëte. Il est poëte encore, quoique sans versification, dans ce *Parfum de Rome;* mais il est bien autre chose.

Qu'est-ce que ce livre, ou plutôt que n'est-il pas? A la fois œuvre de circonstance et d'immortel intérêt, notes de voyage et esquisses d'art, satire et apologie, méditations religieuses et vues politiques, polémique et piété, il est tout; ou du moins il touche à tout, et de chaque chose il dit le mot juste et décisif, de chaque question il donne la solution la plus frappante et la plus nette de pensée et de langage. De la poésie à pleines pages, nous l'avons dit; de l'esprit à pleines mains; du sublime à la hauteur de toutes les grandes choses; du grotesque à la taille de tous les ridicules de ce temps-ci, hommes et œuvres. Toutefois, l'impression générale tend à élever l'esprit et le cœur, ce qui est le propre des bons et beaux livres. En général, le rire abaisse et rapetisse l'écrivain autant que son sujet ou sa victime, et le livre qui fait penser et pleurer sera toujours au-dessus de celui qui seulement fait rire. Mais, à l'exemple de Dieu qui a dit : *Ridebo et subsannabo*, n'est-il pas permis de rire de ce qui n'est que ridicule, surtout lorsque le rire est la seule réponse, la seule arme possible? — Est-ce la faute de M. Louis Veuillot si la plupart de ses adversaires, — qui sont ceux de la religion, — ne sont pas des Cid Campéador, mais des Trissotins, et si, par conséquent, il ne peut nous les montrer qu'en personnages de comédie! Quel excellent livre il y aurait à faire sous ce titre : « La religion chrétienne prouvée par la sottise de ses ennemis et de leurs

« œuvres; » et que M. Louis Veuillot le ferait bien ! En attendant, de quelle robe d'ineffaçable ridicule il a enveloppé tant d'Hercules d'estaminet, ou même d'Académie ! Les voici tous personnifiés dans ce Coquelet dont on nous donne le signalement : « L'inconnu qui n'attendra « pas trois minutes,— en chemin de fer ou en bateau à vapeur,— pour « t'apprendre « qu'il n'y a plus de distances, » c'est *Coquelet. Pousse-* « le un peu : il te dira que Joseph de Maistre fait reposer tout l'édifice so- « cial sur le bourreau (t. I, p. 55). » Ah ! que nous le connaissons bien et que nous l'avons rencontré souvent ! Coquelet, ce n'est plus seulement le bourgeois, l'épicier de la Restauration : c'est aujourd'hui un personnage plus varié et plus multiple; c'est, par exemple, toute la rédaction et toute la clientèle du *Siècle* et de l'*Opinion nationale;* peut-être même occupe-t-il plusieurs fauteuils à l'Institut. — Coquelet nous accompagne donc en route; partout nous le retrouvons; il nous déride, nous détend les nerfs par ses objections et ses colères qu'il ne sait pas être si niaises; partout il donne la réplique à notre éloquent cicérone, qui part de là pour nous ouvrir des horizons, nous élever sur des cimes dont l'infime petitesse de Coquelet sert à nous mieux faire mesurer l'immensité et la hauteur. — Coquelet, d'ailleurs, n'est pas ici le seul grotesque, le seul personnage à contrastes. Nous avons encore M. *Chose*, le *singe* que M. Louis Veuillot ne veut pas nommer, M. About, que nous nommons, nous, n'ayant pas les mêmes raisons de taire ce nom illustre. — Ah ! par exemple, nous nous chargerons moins encore que M. Louis Veuillot de mettre le nom propre au bas de tel ou tel portrait, de soulever tel ou tel masque ! — Nous avons encore Mme veuve Dudevant, — car le ridicule ici est de tous les sexes; — nous avons M. Havin et M. Jourdan son prophète; nous avons *un certo Haouréaou*, — M. Barthélemy Hauréau, — qui fournit à fra Gaudenzio et à M. Louis Veuillot son interprète la matière d'une charge si excellente (t. I, p. 83). — On le voit, quelle amusante galerie, et aussi, quelles scènes ! car, dans ce livre, le drame et le récit se coudoient et se mêlent; d'une description d'art s'élève l'élan de la piété; d'un accident de voyage naît tout un ordre de belles considérations, et tel monument nous révèle toute la pensée chrétienne. — Comment donner une idée plus précise et plus détaillée de ce livre si ondoyant et si varié? C'est d'abord *le Chemin* ou le voyage à Rome; et, dès ce début, l'auteur, avec son franc courage, ne craint pas d'affronter les cris de tous les Coquelets du monde. Il n'aime ni les chemins de fer ni la machine à va-

peur; il le dit et il s'en vante; car il préfère l'esprit à la machine qui opprime l'esprit, et il voit où tout cela peut mener un monde incrédule et révolutionnaire : à l'unité du plus effrayant despotisme qui fût jamais, à cette unité qui réaliserait, et au delà, un rêve atroce, le rêve du genre humain réduit en quelque sorte à une seule tête pour un futur Caligula. Puis, c'est l'*Entrée à Rome*, la visite des principaux monuments, Saint-Pierre et le Colisée, Saint-Jean-de-Latran et le Forum. C'est un beau et grand chapitre intitulé : *Papes et empereurs*, où se déroule toute l'histoire du monde, toute l'histoire et toute la démonstration du christianisme et de l'Eglise. C'est la réfutation de l'absurde adage : *Roma veduta, fede perduta*, où il est montré que la vue de Rome ne fait perdre la foi qu'aux sots et aux misérables de toute catégorie, au sot municipal, au sot païen, au bourgeois, aux forbans et aux cuistres, au mauvais prêtre, si vigoureusement flétri comme *le vrai infâme*. Telle ne voient pas Rome les chrétiens et les grands esprits, et telle n'est pas l'impression qu'ils en remportent : témoins ces deux poëtes, Jean-Wolfgang Goëthe et Jean-Wolfgang Mozart, dont M. Louis Veuillot caractérise si bien le génie et les œuvres. Et c'est ici, comme encore dans ses articles *Pétrarque*, *Raphaël et le Dominiquin*, etc., qu'éclate tout son sens littéraire et artistique. Viennent les livres portant pour titres : *Promenades et causeries*, *Notes de voyage*. Vieux mensonges historiques, vieux préjugés, tout cela est relevé, réfuté incidemment, au milieu de descriptions de monuments, de peintures d'usages et de mœurs, de pieuses élévations. Ce sont des cascades d'idées, de tons, de couleurs, dont l'analyse ne saurait rendre compte. Quoi de plus gracieux qu'*une Fleur du Colisée!* quoi de plus vigoureusement buriné que *la Brute?* ou encore, après ces hautes considérations sur l'*Autel* catholique, quel charme d'entendre le récit : *Deux jeunes filles*, histoire récente, dont l'aimable simplicité respire comme un parfum des actes de la primitive Eglise !

Est-ce là tout le livre? Non : à peine la préface et les arabesques. Le livre, il est dans les chapitres intitulés la *Question romaine* et les *Martyrs*. Ici, rappelons-nous un jeu de notre enfance : on allait à tâtons, les yeux bandés; et, aux endroits dangereux, quelqu'un criait : *Casse-cou* ou *Tu brûles!* Nous avons entendu ce cri au moment où nous allions mettre le pied sur cette terre dévorante, et nous nous arrêtons prudemment. Mais, encore une fois, le livre est là; ou, du moins, c'en est le centre et le but. Heureusement, ce qui est pour le critique le fruit défendu ne l'est pas pour le lecteur; et, en fût-il

ainsi, que ce serait attrait de plus qui y porterait. Nos abonnés liront donc ces deux chapitres et, en particulier, la grande vision dantesque : *Ecco la fiera !* ou plutôt, quand leur arrivera ce compte rendu, tous l'auront lue, et, comme il arrive pour tous les livres de M. Louis Veuillot, les retardataires devront recourir à une seconde ou à une troisième édition. U. MAYNARD.

33. **LES PHILOSOPHES CONVERTIS**, *Etude de mœurs au* XIXe *siècle*, par M. Ch. DE BUSSY. — 1 volume in-12 de 412 pages (1860), chez Ch. Blériot; — prix : 3 fr.

Par une singulière distraction, — qu'il serait trop long d'expliquer ici de manière à être compris par les personnes peu familiarisées avec les opérations de l'imprimerie, — au moment où l'article dont on vient de lire le titre a été placé aux pages 499-500 de notre livraison de décembre dernier, huit lignes qui le terminaient ont été laissées de côté et complétement omises. — Nous les rétablissons ici pour donner à ce compte rendu tout le sens qu'il doit avoir, et nous engageons nos lecteurs à mettre à la page 500 de leur tome XVI une note qui renvoie à notre présente addition. — Voici les lignes ainsi oubliées :

Ce livre, dont quelques détails un peu légers ne conviennent pas au jeune âge, peut être confié aux adolescents de vingt ans, à qui il découvrira mille dangers, qu'il préservera s'ils sont encore fidèles, ou qu'il ramènera s'ils sont déjà égarés.

Nous avons noté à la page 313 une faute qu'il importe de signaler : Marie y est appelée « cette adorable mère. » L'adoration n'est due qu'à Dieu. Sans doute l'auteur n'a employé ce mot que dans le sens mondain, qui l'applique à tout ce qui charme. DE NILINSE.

34. **POURQUOI** *nous sommes catholiques et non pas protestants; Discussion au point de vue de l'Ecriture, du bon sens et des faits; traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur*, par UN PRÊTRE DU CLERGÉ DE PARIS. — 1 volume in-18 de 248 pages (1861), chez Etienne Giraud; — prix : 1 fr.

Cet opuscule est dû à un savant prêtre catholique d'Ecosse, le docteur Keenan, qui le publia à Edimbourg sous le titre de *Catéchisme de controverse*. Tel est, en effet, le titre qui lui convient et pour le fond et pour la forme. Il y discute tour à tour les principaux points de dogme et de discipline auxquels la raison des protestants refuse de se soumettre, où elle ne veut voir que des erreurs et des abus condamnables. La foi catholique est vigoureusement défendue; le protestantisme, battu en brèche, apparaît avec ses origines honteuses,

gumes, y sont successivement étudiés. — Le troisième chapitre s'occupe des boissons : eau, vin, bière, cidre, poiré, eau de Seltz. — Le quatrième, des condiments : sel, vinaigre, épices, sucre, chocolat. — Le cinquième, des excitants : tabac, café, thé, eaux-de-vie, liqueurs. — Avec le sixième vient l'étude des principaux agents de la médecine : les médicaments narcotiques, tétaniques, sédatifs, purgatifs, émétiques, diurétiques, sudorifiques, émollients, stimulants, astringents, toniques, modificateurs. — Les chapitres septième et huitième décrivent les appareils ou instruments de chauffage et d'éclairage ; — le neuvième, les matières textiles et les tissus qui servent à la confection de nos vêtements ; le cuir et le caoutchouc prennent place à côté des tissus. — Le chapitre dixième, intitulé : *les Métaux utiles et les métaux usuels*, fait connaître les espèces minérales et métalliques qui rendent le plus de services à l'homme ; elles y sont divisées en trois groupes : les pierres, les corps combustibles et les métaux. — Le dernier chapitre parle des bijoux, des monnaies et des pierres précieuses. Les notions scientifiques acquises par le lecteur dans le chapitre précédent trouvent leur application dans l'étude des monnaies, dont la composition et la valeur doivent être connues de tout le monde, et dans celle des bijoux et des pierres précieuses, qui forment nos parures et qui servent à la décoration de nos demeures.

Cette simple indication des matières traitées dans le *Savant du foyer* montre qu'elle doit être son utilité. On pourrait signaler bien des omissions, sans doute ; l'auteur n'a pas eu la prétention de faire une encyclopédie en un seul volume ; on pourrait aussi lui reprocher d'oublier le cœur et de ne s'occuper que de l'intelligence ; ce sont là des regrets que nous avons déjà manifestés plus d'une fois, et des reproches qui s'adresseraient plutôt aux auteurs et aux éditeurs spécialement religieux, qu'à l'auteur et à l'éditeur du *Savant du foyer*. Nous ne manquons ni d'écrivains ni de savants qui pourraient aussi bien faire au point de vue du style et de la science, qui pourraient mieux faire au point de vue de l'éducation ; nous avons aussi des éditeurs religieux assez solidement établis pour ne pas reculer devant les frais nécessaires à des livres du même genre. Pourquoi n'avons-nous donc pas de belles publications analogues? pourquoi notre foyer catholique est-il presque nécessairement envahi, faute d'autres ouvrages, par des œuvres qu'on est encore heureux de ne trouver qu'indifférentes à notre foi ? pourquoi ? Nous espérons n'avoir pas toujours à poser une pareille question.

J. Chantrel.

36. LE PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE *de la Nouvelle-Calédonie*, ou *Mgr Douarre, évêque d'Amata, et la Nouvelle-Calédonie*, par L'AUTEUR *de la Vie du capitaine Marceau.* — 1 volume in-12 de x-284 pages (1861), chez Briday, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Ainsi que l'annonce le titre, l'auteur a pour but d'abord de proposer à l'admiration et à l'imitation de tous une vie éminemment édifiante et fort belle dans sa simplicité; il s'agit de Mgr Douarre, qui fut « un bon chrétien, puis un bon prêtre, un bon vicaire, un bon « curé, un bon religieux, un bon missionnaire, un bon évêque « p. VIII). » Il a voulu ensuite, selon son expression, ajouter un feuillet à l'histoire ecclésiastique, en racontant l'inauguration de la foi chrétienne dans la Nouvelle-Calédonie, et en léguant à la postérité le nom et les actes du conquérant pacifique qui, le premier, a arboré sur cette terre sauvage l'étendard de Jésus-Christ. Ceux qui ont lu la *Vie du capitaine Marceau* (Voir p. 398 de notre t. XXII), peuvent facilement se faire une idée de la marche, de la manière et de la méthode que l'auteur adopte dans ce second ouvrage, où il suit le même plan. Il s'attache à reproduire les documents authentiques qu'il a recueillis, et il aime surtout à citer les lettres et les paroles de son héros. Ce rôle a l'avantage de mettre en relief le personnage dont on raconte la vie, et de le faire ainsi mieux connaître.

L'ouvrage est divisé en six livres. Dans le premier, l'auteur retrace avec les plus grands détails l'enfance, l'éducation cléricale et la jeunesse si accidentée, si éprouvée de Mgr Douarre, son zèle et ses œuvres dans ses fonctions de vicaire et de curé; l'estime particulière qu'eurent pour lui son évêque, les curés dont il fut le vicaire, ses confrères dans le sacerdoce, toute la paroisse dont il fut chargé, en un mot, tous ceux qui le connurent ou eurent des relations avec lui. — Le second livre nous le représente quittant le diocèse de Clermont, où il avait fait tant de bien, et entrant comme religieux dans la Société de Marie. Son vœu le plus ardent, son ambition était de devenir missionnaire. Il le fut en effet. A peine avait-il passé quelques mois dans la solitude, la prière et la retraite, que le Père général lui apporta les bulles qu'il avait sollicitées du saint-siége, et qui le nommaient évêque dans la Nouvelle-Calédonie. Malgré sa surprise, sa consternation, sa répugnance et ses larmes, il fut sacré le 18 octobre 1842 dans la cathédrale de Lyon. Il s'embarqua à Toulon avec plusieurs missionnaires maristes et aux frais de l'Etat, le 3 mai 1843. — Le troisième livre est consacré

au récit de la longue traversée et de l'heureuse arrivée de nos missionnaires dans cette partie de l'Océanie que le saint-siége avait confiée à leur congrégation. Puis vient une description de l'archipel de Tonga. Ce fut le 21 décembre que Mgr Douarre arrivait en vue de cette Calédonie qui depuis si longtemps avait été l'objet de ses pensées, de ses conversations, de ses plus vifs désirs, le but de ses prières. La description de cette contrée et le récit des premiers travaux du saint évêque terminent le troisième livre. — Le quatrième offre un spectacle nouveau. On y voit Mgr Douarre revenu en France, mais n'y rêvant qu'à sa chère Calédonie et à ses frères qu'il a laissés sur le champ de bataille. Loué, fêté comme le courage et la sainteté le sont par toutes les âmes honnêtes, *le petit pâtre de l'Auvergne* paraît devant les plus hautes majestés de la terre; il voit tour à tour Paris et Rome, les Tuileries et le Vatican, les ministères et les congrégations; mais, toujours le même, il ne soupire qu'après un nouveau départ. Du reste, tout ce qu'il fait en Europe, il ne le fait que pour les intérêts de sa chère mission et pour l'extension du règne de Jésus-Christ. Enfin, le vaisseau qui l'emportait avec sept missionnaires et deux frères coadjuteurs mit à la voile le 23 octobre 1848. Ils arrivèrent à Annatom le 7 septembre 1849. — Dans le cinquième et dernier livre, l'auteur continue le récit des fatigues, des travaux et des obstacles de tout genre que le zèle de ces apôtres eut à supporter. Mais une épreuve cruelle attendait la mission. Mgr d'Amata, bravant une épidémie qui décimait la tribu de Ponébo, voulut y aller pour administrer solennellement, la veille de Pâques, le baptême à un grand nombre de catéchumènes; il y contracta la maladie qui devait l'enlever à la mission. Après d'horribles souffrances, il rendit le dernier soupir le 27 avril 1853. Ainsi se termina une vie remplie de vertus et de mérites, et que chacun sera heureux de connaître. Le récit qu'on nous en présente saura faire aimer le héros, sans laisser oublier le mérite du modeste auteur.

37. VOYAGES, *aventures et naufrage de Pierre Maulny,* ou *la dernière Campagne du Père Tropique racontée par lui-même et publiée* par M. Just Girard. — 1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1861), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2e série in-8°*); — prix : 80 c.

Ce roman, comme son titre l'indique, n'est qu'une suite de scènes maritimes et de tableaux pittoresques liés entre eux par un cadre fort

simple. Les héros ont déjà figuré dans un autre ouvrage publié par la même librairie : *le Père Tropique* ou *la première Campagne de Pierre Maulny* (p. 170 de notre t. XXI). Le style n'en est ni meilleur ni plus mauvais que dans la plupart des publications de ce genre. Celle-ci peut d'ailleurs être mise sans aucun danger entre les mains des jeunes gens, auxquels plairont sans doute les récits dramatiques qu'il renferme.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 19 décembre dernier, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Les Déicides. Examen de la divinité de Jésus-Christ, et de l'Eglise chrétienne au point de vue du judaïsme, par M. F. Cohen. — Paris, 1861.

Programma sul diritto ecclesiastico dell' abbate Carlo Cucca, professore titolare della regia Università degli studj in Napoli. (*Programme sur le droit ecclésiastique,* par l'abbé Charles Cucca, professeur titulaire à l'Université royale des études, à Naples.)

Catechismo politico ad uso delle classi inferiori, redatto da M.-C. M. — Napoli, 1860. (*Catéchisme politique, à l'usage des classes inférieures*, *rédigé* par M.-C. M. — Naples, 1860.)

Storia d'Italia compendiata per la gioventù, da Giovanni Viscardini, professore di storia e letteratura nel liceo di Lugano. — 1861. (*Histoire d'Italie, résumée pour la jeunesse*, par Jean Viscardini, professeur d'histoire et de littérature au lycée de Lugano. — 1861.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *la Predestinacion y reprobacion de los hombres secund el sentido jenuino de las Escrituras y la razon*, por F.-V.-S. Guenca, — 1828 (*la Prédestination et la réprobation des hommes d'après le sens propre des Ecritures et la raison*, par F.-V.-S. Quenca, — 1828), défendu par décret du 5 mars 1857, s'est soumis d'une manière digne d'éloges et a condamné son livre.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire la lettre suivante, récemment adressée à M. l'abbé Maynard, auteur de *Saint-Vincent de*

tique placé sur la bordure d'un épais taillis de chênes, entre Cerdon et le Cher, et protégé par quelques arbres de haute futaie.

Gervais, — c'est le nom du possesseur de la Sabotière, — est un chasseur émérite; la passion du vin l'entraîne; il fait des dettes; et Marie, sa pauvre femme, se consume de tristesse au logis. Il faut payer M. Claude, avare propriétaire de la maisonnette, et Gervais a épuisé dans les cabarets toutes les ressources du ménage. Marie va trouver M. Claude pour l'attendrir et le prier d'attendre. Celui-ci, qui avait voulu l'épouser avant son mariage avec Gervais, a gardé rancune de son dédain, et la passion venant se joindre au désir de la vengeance, il se permet une tentative que nous ne pouvons décrire. A son retour, Marie tombe malade. Gervais, qui, jusqu'alors, avait vu sans repentir sa femme s'éteindre lentement par un chagrin dont il était cause, revient subitement à lui-même près du lit de sa chère malade, et renonce au vin; puis, quand il l'a perdue, il voile son portrait et jure de ne le découvrir qu'après s'être longtemps puni par une vie irréprochable. Ce « serment d'ivrogne » ne sera pas violé. — Mais il y a autre chose : Claude est converti à son tour par la vertu intrépide de Marie. Passion honteuse, vengeance, tout s'évanouit : il ne reste plus que le vieil ami de Gervais. Bien mieux, le propriétaire avare et l'amant implacable se tranfigurent en un bon ange, dont les sages conseils et l'amitié dévouée ne feront plus défaut à la droiture de Gervais et à sa rudesse inexpérimentée.

Maintenant, c'est Marie, la fille du chasseur, qui paraît au premier plan. Elle est bonne, mais orgueilleuse et vaniteuse, aimant les jolis atours et voulant briller plus que toute autre fille du village. Robert, un fat rustique, lui conte fleurette et veut l'emmener à la ville, en lui promettant le mariage et tous les enchantements de la vie de luxe et de plaisir. Marie, rebelle à toutes les prières, part secrètement pour rejoindre Robert, qui doit la placer à Orléans, dit-il, dans une maison honnête et distinguée. Gervais apprend son départ, court à sa poursuite, et tombe de voiture au moment de l'atteindre. Touchée de compassion filiale, Marie soigne son père, revient avec lui, ne quitte pas son lit de douleur; et, quand il est à peu près guéri, elle veut, chose étrange! se rendre seule à Orléans, dans la famille que Robert fréquente, pour savoir s'il veut épouser la jeune personne qu'il honore de ses visites. « Ne craignez rien, dit-elle avant de partir, il y a quel-« qu'un que je hais; je veux savoir si j'ai le droit de le mépriser. » Elle s'éloigne, et apprend que Robert a voulu perdre cette fille, lui

qui prétendait ne la courtiser que pour obéir forcément à un oncle dont il espérait un riche héritage. Elle revient donc, ayant le froid du marbre dans le cœur, et épouse un honnête paysan qu'elle avait dédaignée d'abord, qu'elle affectionne enfin et qui la rend heureuse. En tout ceci, M. Claude a été le bon génie de Gervais et de sa fille. Rusé lui-même, il a déjoué l'astuce de Robert ; il a si bien tendu ses filets, que le perfide campagnard déguisé en citadin s'y laisse choir.

Au fond, comme on voit, la double donnée de cette conception romanesque est morale, et nous ajouterons volontiers qu'elle a tout le charme d'un style varié, habituellement délicat et gracieux, où s'épanouit surtout un sentiment de la nature plein de fraîcheur et sobrement coloré ; mais les invraisemblances sont fréquentes ; elles servent à nouer et à dénouer les situations. Pourquoi cette double conversion subite et si peu naturelle de Gervais et de Claude ? Pourquoi Marie, qui n'a pas craint de navrer longtemps le cœur de son père par sa conduite, renonce-t-elle comme par enchantement à sa passion profonde, en le voyant simplement indisposé ? Pourquoi veut-elle, en quelque sorte, prendre sur le fait la mauvaise foi de Robert ? elle l'ignorait donc, et alors, pourquoi l'affirmer ? Pourquoi Gervais laisse-t-il une seconde fois cette jeune fille s'exposer seule aux dangers d'un tel voyage ? Nous devons, en outre, blâmer bien des détails regrettables. M. Achard les supprimera s'il est bien inspiré, s'il veut faire un livre attrayant et utile, qu'une mère puisse confier à sa fille.

Georges Gandy.

96. **LE PRÉCIEUX SANG**, ou *le Prix de notre salut*, par le P. Frédéric-William Faber, docteur en théologie, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri (de Londres). — 1 volume in-12 de VIII-358 pages (1860), chez A. Bray ; — prix : 3 fr. 50 c.

Cet ouvrage du P. Faber est spécialement adressé aux membres de la confrérie du très-précieux sang, récemment établie à l'Oratoire de Londres, et que son développement rapide a déjà répandue dans toutes les contrées de l'ancien et du nouveau monde. Toutefois, dès lors qu'il sort d'une telle plume, nous n'étonnerons personne en disant qu'on y trouve autre chose qu'un simple manuel de confrérie. Bien qu'adressé à une classe distincte de lecteurs, il a une portée générale qui le recommande à l'attention de tous les esprits sérieux et chrétiens. Ce n'est rien moins, en effet, qu'un traité dogmatique et moral, où le mystère de la Rédemption, dont l'instrument spécial est le précieux

sang de Notre-Seigneur, est étudié sous toutes les formes et jusque dans ses profondeurs insondables. Pour en donner tout d'abord une idée générale, nous ne pouvons mieux faire que de citer le résumé du P. Faber lui-même, placé à la fin de son livre. Ceux qui ont pratiqué ses ouvrages n'ignorent pas les difficultés que l'on éprouve parfois à saisir le lien logique de ses pensées. Ecoutons-le donc exposant lui-même, sous forme de récapitulation, le plan de son œuvre; peut-être en saisirons-nous mieux ainsi l'ordonnance.

« Nous avons commencé par réfléchir sur le mystère du précieux « sang, parce que le meilleur point de départ pour toute dévotion, « c'est la doctrine. Les incrédibilités de l'amour divin deviennent plus « croyables, lorsque nous avons d'abord appris à les connaître comme « dogmes. Il était aussi d'autant plus nécessaire de commencer par la « doctrine, que la dévotion dont il s'agit prétend avoir des droits à « être un culte et une adoration. Nous avons ensuite quitté Dieu pour « descendre à l'homme, et nous avons essayé de nous former une « juste idée de la valeur du précieux sang, en étudiant sous différents « points de vue le besoin extrême que nous en avons et l'immense « misère où nous serions sans lui. Puis nous avons traversé son em-« pire, nous avons appris à connaître son caractère par l'examen « de sa méthode de gouvernement, et nous avons jugé de sa magni-« ficence par la splendeur de sa souveraineté. Nous avons, après cela, « déroulé ses annales. Là nous avons trouvé toute une révélation de « Dieu et une grande partie de l'histoire secrète de son éternité. Là « nous avons découvert notre place dans la création en découvrant « notre place dans la procession du précieux sang. De son histoire « nous avons passé à sa biographie, à ce trait distinctif si remar-« quable qui nous révèle *spécialement* son esprit, sa prodigalité. « Nous avons vu alors comment il se fait que les prodigalités de Dieu « ne sont pas des excès, mais des magnificences pleines d'ordre, et « aussi que notre pauvreté est si complète que nous ne pouvons con-« tinuer à vivre qu'en employant avec la *plus grande économie* les « dons surabondants de la libéralité divine. De même que nous avions « commencé par la doctrine de l'adoration, ainsi nous avons dû finir « par la pratique et la dévotion. L'histoire, les traits distinctifs et « l'esprit de la dévotion au précieux sang ont été les derniers sujets « de nos réflexions. Nous avons ainsi considéré le précieux sang « comme doctrine, comme nécessité, comme empire, comme his-« toire, comme prodigalité et comme dévotion (pp. 356 et 357). »

— Ce sont là les titres des chapitres qui divisent l'ouvrage. Trois autres sujets, d'abord la magnificence de la souveraincté de Dieu, puis l'Eglise, et, en troisième lieu, les sacrements, à cause de certaines affinités qu'ils ont avec le précieux sang, viennent se mêler à la trame de l'œuvre sans s'y confondre.

Tel est le plan de l'ouvrage, tels sont les fruits qu'il est destiné à produire. Comme on le voit, les questions les plus hautes de la théologie y sont abordées, et, nous nous hâtons d'ajouter, traitées avec cette science rare, cette sûreté de jugement, cette abondance de développements, cette richesse d'imagination que l'on connaît. L'auteur n'épargne à son lecteur aucune des difficultés de son sujet; il le fait, pour ainsi dire, voyager à travers les abîmes des mystères les plus obscurs; ou bien il l'élève à des hauteurs où, comme il s'exprime lui-même, la respiration devient presque impossible. Cependant son but n'est pas de satisfaire la curiosité de l'esprit : c'est à la piété qu'il offre cet aliment substantiel, cette moelle de la théologie. Plusieurs fois déjà nous avons eu occasion de faire remarquer ce trait particulier de la direction du P. Faber, et nous n'avons pas hésité à le signaler comme une qualité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare dans la plupart des auteurs ascétiques contemporains. Comme il le dit quelque part, il serait difficile de ne pas se laisser aller à l'impatience dans l'étude de la théologie, si cette science se bornait uniquement à la spéculation; mais aussi, quelle ne serait pas la fragilité de la dévotion, si elle ne plongeait ses racines dans la théologie? L'expérience vient à l'appui de cette double assertion, et seule elle suffirait pour proclamer la nécessité de l'alliance, ou, mieux encore, de la pénétration réciproque de la science et de l'amour. Et qu'on ne s'effraie pas de la méthode du P. Faber. S'il possède la science du théologien, il n'en a ni la sécheresse, ni l'allure roide et compassée. Il semble se jouer au milieu des mystères les plus ardus, tant est grande l'aisance avec laquelle il en parle; et quand la longueur du chemin pourrait provoquer la fatigue ou l'ennui, il repose le regard par la vue des fleurs qu'il répand à pleines mains, ou il rafraîchit le cœur et le dilate par l'effusion des sentiments les plus tendres qu'il sait en tirer.

Du reste, il procède plutôt par exposition, par tableaux, ou par analogies et par comparaisons que par raisonnements. Ainsi, voulant, par exemple, prouver la nécessité du précieux sang, il laisse de côté l'argument théologique qui est connu de tous et qui ne ferait aucune impression, pour tracer un tableau de ce que chacun de nous serait

sans Jésus, sans le Rédempteur, en supposant qu'étant privés de lui nous conserverions néanmoins le sentiment du péché et de la justice divine. Il va plus loin : du cœur, qui est le centre de la sphère individuelle, il porte son regard sur la circonférence, sur le milieu où nous sommes plongés, sur les conditions de notre existence, sur la pauvreté, la souffrance, la mort, les sociétés; et il se demande : Que serait le monde? que seraient les nations? que serions-nous tous, si cette source de toutes grâces, de toute lumière, de toute consolation, de toutes vertus tarissait tout à coup? si, pour assister un malade, panser un blessé, nous en étions réduits à la philanthropie? En procédant de cette manière, il fait mieux que prouver la nécessité du précieux sang, il la fait apprécier, il la rend saisissante; on voit, on sent tout ce que le divin Rédempteur est pour nous; ou plutôt, on le soupçonne, car jamais nous ne pourrons comprendre jusqu'à quel point il est entré profondément dans tout ce qui constitue la vie de l'homme et des sociétés, soit directement, soit par son influence.

Mais des six chapitres de ce livre, le plus remarquable, selon nous, est sans contredit le cinquième, qui a pour titre : *Prodigalité du précieux sang*. Il peut servir à prouver combien la science développe le tact de la piété et en assure la bonne direction, et, par conséquent, la nécessité d'être profond théologien pour être habile moraliste. On retrouve là l'observateur fin et pénétrant des *Conférences spirituelles*, qui ne se contente pas de signaler une déviation dans les voies de la piété, mais qui remonte jusqu'au point où l'on s'est écarté de la ligne tracée par le doigt de Dieu, et découvre le principe caché et mauvais qui nous en a jetés dehors. Ceci dénote un maître.

Cependant, nous ne pouvons le méconnaître, le P. Faber tombe parfois dans ce que l'on pourrait appeler les défauts de ses qualités. Ainsi, l'abondance devient facilement chez lui de la superfluité; son goût prononcé pour les spéculations théologiques le jette assez souvent dans des longueurs que la prodigieuse fécondité de son imagination ne parvient pas toujours à faire oublier; cette fécondité elle-même multiplie trop les couleurs et en surcharge outre mesure ses tableaux. Notons encore une singularité qui pourrait choquer certains esprits : bien que le précieux sang puisse et doive même être l'objet direct d'une dévotion spéciale, cependant, n'y a-t-il pas de l'exagération à l'abstraire, nous ne dirons pas de la personne de Notre-Seigneur, mais de tout ce qui est attribué à cette divine personne, pour le considérer à part, lui attribuer une destinée singulière, un caractère

distinct, une vie indépendante, une histoire, une biographie, bien plus, quelque chose comme une conscience de ses actes, par exemple, de son effusion sur la croix? Nous avouons ne pas saisir très-bien la justesse de cette prosopopée.

Nous n'ignorons pas que ces défauts ne diminueront pas le nombre des lecteurs du *Précieux sang*, et c'est précisément ce qui nous engage à les signaler; nous avons d'ailleurs suffisamment fait ressortir précédemment les mérites incontestables du pieux oratorien, pour avoir le droit de dire à son sujet toute la vérité. A. Marchal.

97. SHIRLEY *et* **AGNÈS GREY**, par Currer Bell; *roman anglais traduit* par MM. Ch. Romey et A. Rolet. — 2 volumes in-12 de 408 et 370 pages (1859), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*); — prix : 4 fr. pour la France, et 5 fr. pour l'étranger.

Le rév. Patrick Brontë, ministre de la petite paroisse d'Haworth, eut trois filles : Charlotte, Emilie et Anne, plus connues dans le monde littéraire sous les pseudonymes de Currer, Ellis et Acton Bell. L'aînée, miss Charlotte, auteur de *Shirley*, de *Jane Eyre*, du *Professeur* et de *Villette*, est le véritable écrivain de la famille : elle a un talent ferme et une nature énergique. Emilie n'écrivit guère que *Wutherings Keigths*, roman qui n'a jamais été publié en français. Enfin Anne, la plus jeune, s'est fait remarquer par une nouvelle assez courte, intitulée *Agnès Grey*, que les traducteurs, par une étrange distraction, nous donnent aujourd'hui sous le nom de Charlotte. Elevées dans une pauvre cure de village, les trois sœurs, ayant conscience de leur mérite, prirent pour le monde dont elles paraissaient exclues un violent mépris et une haine que rien n'apaisa jamais. En outre, protestantes ferventes, n'ayant de relation intime qu'avec les clergymen des environs, elles ont à l'égard de la religion catholique tous les singuliers préjugés dont les plus ardents anglicans sont imbus.

Dans *Shirley*, comme dans les autres romans de miss Brontë, les principaux personnages en jeu sont des vicaires, des précepteurs, des institutrices. Shirley est une jeune fille d'un caractère bizarre et d'un esprit paradoxal, qui s'éprend de son précepteur, M. Moore, et finit par l'épouser. Forcées de quitter Haworth et d'accepter des élèves dans d'opulentes familles, Charlotte et Anne, au lieu de se résigner chrétiennement à leur sort, au lieu de trouver du goût dans leurs modestes et utiles fonctions, se révoltent sans cesse contre la société

suffisent. Ajoutons que ceux qui voudraient en affronter la lecture devront s'armer d'autre chose que de « l'apparence » du courage.

C.-M. André.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 3 avril courant, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Bibliotheca della libertà italiana. — *Libertà religiosa, libertà civile, libertà politica.* — *Maria Maddalena.* — *Gli amori della peccatrice.* — *Storia del Vangelo di Cristo*, per franco Mistrali. — Milano, 1860.

Della Tirannide sacerdotale antica e moderna, e del modo di frenarla, all'effetto di promuovere e stabilire la indipendenza e libertà delle nazioni e segnamente d'Italia. — *Quadro storico filosofico* di Lisimaco Verati. — Firenze, Felice Monnier, 1861.

Roma capitale della nazioni italiana, e gl'interessi cattolici; *idee comparative e giudizio* di Luigi Prota. — Napoli, 1861.

Les Principes de 89 *et la doctrine catholique*, par un professeur de grand séminaire. — Paris, 1861.

Mystères de la cour de Rome, par Eugène Briffault, *illustrés par deux cents gravures.* — Paris, 1861.

On annonce que l'auteur des *Principes de* 89, dès qu'il a connu ce décret, s'est soumis et a retiré l'édition de son ouvrage.

CHRONIQUE.

ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a procédé le 3 de ce mois à l'élection d'un membre en remplacement de M. Scribe. On se rappelle que le 6 février une première tentative d'élection n'avait point donné de résultat, aucun des candidats qui se présentaient n'ayant obtenu la majorité.

A l'ouverture de la séance du 3, M. Guizot a annoncé que M. Cuvillier-Fleury retirait, quant à présent, sa candidature. Le secrétaire perpétuel, M. Villemain, a donné lecture de deux lettres, l'une de

M. Autran, l'autre de M. Léon Halévy, dans lesquelles ces deux candidats annonçaient également leur intention de se désister.

L'Académie a passé ensuite au scrutin.

Le nombre des membres votants étant de 31, la majorité absolue était de 16 voix.

Au premier tour de scrutin, M. Octave Feuillet a obtenu 21 voix et M. Camille Doucet 10 voix.

En conséquence, M. Octave Feuillet a été proclamé membre de l'Académie française.

Il reste encore à pourvoir au remplacement de M. Biot.

NÉCROLOGIE.

M. B. D'EXAUVILLEZ.

La tombe vient de s'ouvrir pour un homme de bien, pour un écrivain modeste et laborieux, dont le nom bien connu ne rappelle que d'utiles travaux. Le 29 mars dernier, M. Boistel d'Exauvillez, muni des sacrements de l'Eglise, a rendu son âme à Dieu dans sa soixante-quinzième année. Chrétien d'une foi antique, homme d'intelligence et de savoir, il a consacré sa longue carrière à propager parmi les classes populaires surtout, et sous les formes les plus simples et les plus diverses, les saines et solides doctrines qui font le bonheur des sociétés comme des individus. Ses nombreux écrits ont été répandus à un très-grand nombre d'exemplaires parmi le peuple des campagnes, et y ont exercé une influence salutaire. Il avait fondé et il a dirigé jusqu'à sa mort un recueil mensuel dont nous avons parlé plusieurs fois, l'*Ange gardien*. — Tous ceux qui ont aimé ou connu cet homme de bien ou ses ouvrages se feront sans doute un devoir de lui accorder un souvenir dans leurs prières.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 25 mars au 20 avril.

JOURNAUX.

Ami de la religion.

(*Edit. semi-quotidienne*).

27 MARS, 3 AVRIL. L'abbé J. Cognat : M. Damiron et son enseignement philosophique. — **29 MARS, 5, 12, 19 AVRIL.** Le P. Félix : 3e, 4e, 5e, 6e Conférences de Notre-Dame. — **8 AVRIL.**

145. LA NOUVELLE ÈVE, ou *la Mère de vie, — Souvenirs et prières pour tous les jours du Mois de Marie et pour tous les autres jours consacrés à la Mère de Dieu*, par le R. P. V. Dechamps, de la Congrégation du très-saint Rédempteur. — 1 volume in-18 de xviii-306 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 80 c.

Cet excellent livre nous est arrivé trop tard pour que nous ayons pu le signaler comme une des meilleures suites de pieuses et solides lectures pendant le Mois de Marie. Non, toutefois, qu'il soit un *Mois de Marie* proprement dit; mais, dans les trente-quatre chapitres dont il se compose, il peut offrir une lecture quotidienne pour toute la durée du mois consacré à la Mère de Dieu. Moins spécial, par conséquent, moins limité que les livres si nombreux qui portent le titre commun de *Mois de Marie*, il est d'une utilité plus générale et plus universelle, qu'il est facile d'étendre et d'appliquer à toutes les époques de l'année, à toutes les fêtes de la sainte Vierge, — ce qui nous console de n'en avoir pas parlé à un moment en apparence plus opportun. A vrai dire, c'est, dans de si courtes dimensions, un traité complet des grandeurs et du culte de Marie. Tout ce que la foi, la science et la piété de nos pères nous ont légué de siècle en siècle, depuis les premiers temps de l'Eglise, s'y trouve réuni et condensé : de là son sous-titre de *Souvenirs*. — Mais n'allons pas croire qu'il n'y ait là qu'un écho de la voix d'autrui, qu'une analyse, un résumé impersonnel : pas d'œuvre plus personnelle, plus vivante, plus originale, parce que toutes ses pages portent le cachet propre de l'auteur et l'adresse particulière de ce temps. Marie en Dieu et dans le plan divin, Marie en elle-même, Marie dans l'Eglise et dans son culte : trois parties auxquelles on pourrait rapporter ces trente-quatre lectures dogmatiques, morales et ascétiques sur les grandeurs de la sainte Vierge et sur les grâces qui répondirent à ces grandeurs; sur sa vie selon les Evangiles et sur les exemples qu'elle renferme; sur le culte qui lui est dû, sur ses fêtes, sur les pratiques de piété qui s'y rattachent. Les premiers chapitres, dans lesquels le P. Dechamps, d'après une belle théorie de saint François de Sales, cherche la grandeur de Marie dans les conseils de Dieu et dans le plan de la création, où, avec son fils, elle tient la première place, sont d'une haute doctrine, trop haute peut-être pour les gens du monde à qui l'auteur destine pourtant son livre; mais, d'un autre côté, ces chapitres, auxquels il faut joindre les deux sur Marie médiatrice universelle, seront fort utiles aux ecclésiastiques, en leur fournissant l'analyse de tout ce qu'il y a d'essentiel dans les

grands ouvrages théologiques touchant la place unique de la sainte Vierge dans la divine économie du salut des hommes. Du reste, ce qu'il pourrait y avoir là d'ardu et d'abstrait pour un certain ordre de lecteurs s'abaisse, pour ceux-là mêmes, dans les autres parties de l'ouvrage, descend à leur portée et s'empreint d'une pieuse onction dans les touchantes prières qui terminent chaque chapitre. — Voilà donc encore un bon livre sur la sainte Vierge, un des meilleurs, répétons-le : c'est, sur la mère, un digne pendant à ceux que le R. P. Dechamps nous a déjà donnés sur le fils.

146. **LA SAINTE FAMILLE**, *Chroniques et légendes tirées de la Bible et des Evangiles, ainsi que de différents auteurs qui ont écrit sur les mœurs, usages et cérémonies des Hébreux,* par Mme Cerneau de Charolais. — 1 volume in-12 de VIII-376 pages (1862), chez Gauguet; — prix : 3 fr.

Sous ce titre, l'auteur a écrit une vie de l'auguste Reine des anges et des hommes. Mais la vie mortelle de son divin fils, ainsi que celle de saint Joseph, se rattachent tellement à la sienne, qu'il est impossible de les séparer; et c'est ce qui explique surtout le titre de *Sainte Famille* donné à ce volume. — Quoique l'Evangile et les écrits des apôtres aient peu parlé de Marie, ce qu'on y trouve peut cependant fournir à l'historien des données suffisantes sur une partie de la vie de la sainte Mère de Dieu. Il n'en est pas de même des années de son enfance et de sa vieillesse. Pour y suppléer, il a fallu consulter les usages des Hébreux, les cérémonies mosaïques, et surtout la tradition des premiers siècles du christianisme. C'est ce que l'auteur a fait. Toutefois, sa pensée a été uniquement de présenter cette esquisse comme une légende instructive et intéressante. Contribuer à la gloire de Dieu, au culte de la sainte Vierge et à la sanctification des âmes; offrir un sujet de pieuses lectures à une foule de personnes qui prennent plus de part aux malheurs des héros de romans qu'aux scènes si vraies et si touchantes de la sainte Famille, tel a été le but de son travail. Tout, dans ce récit, est loin d'avoir la même authenticité; mais la vérité évangélique y a été parfaitement respectée, et quand l'Ecriture est restée silencieuse le plus haut degré de vraisemblance a été atteint. Bien que nous n'aimions pas cette alliance du certain et de l'incertain, surtout quand il s'agit de mêler l'Evangile à la parole de l'homme, nous ne voulons pas nous montrer sévères envers cette œuvre, dans laquelle le lecteur, pour peu qu'il soit instruit, saura démêler facilement la vérité de ce qui reste à l'état de simple probabilité. Une forme

gères, au respect des traités et de la justice internationale. Néanmoins, malgré cette impartialité de vues si remarquable, M. Rousset fait preuve ici et là de quelques tendances que nous le prions instamment, dans l'intérêt d'une belle œuvre, de ne plus accuser. Outre qu'il n'a pas une parole de blâme pour l'orgueilleuse satisfaction que Louis XIV, outrageant la dignité du prince et la majesté du pontife, exigea d'Alexandre VII, il mentionne avec une sorte de dédain l'intervention généreuse du pape Clément IX dans le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rapprocha, momentanément du moins, l'Espagne et la France. — Parlant de Messine, dans le chapitre, excellent du reste, qu'il consacre aux affaires de Sicile, il se risque à dire : « Il *était de foi* qu'a« vant son assomption la sainte Vierge avait reçu l'hommage des dé« putés de Messine et leur avait donné, pour satisfaire la dévotion de « leurs compatriotes, une lettre qui était, depuis plus de seize cents « ans, l'objet de la plus ardente vénération (t. II, p. 376). » A l'appui de cette assertion, il cite un document latin où se trouvent les mots *fide magna*, qui ne prouvent nullement, comme il pourra s'en convaincre par une lecture attentive, que la foi qui animait les soi-disant messagers dont il est question dans cette pièce ait jamais été un *article de foi*, même à Messine. — Ailleurs, à propos des contributions en argent que Louvois demande à l'Espagne, il s'amuse aux dépens des pauvres moines, qu'il ne veut voir, en dépit du droit commun, ni bien portants ni riches. Il leur décoche ce sarcasme : « Qu'on se « figure la consternation des bons Pères, si grassement choyés, « pourvus et dotés, dans ce bon pays espagnol, et tout à coup envahis, « dépouillés, mis à sac par ces libertins français (t. I, p. 120). » Cette plaisanterie nous paraît médiocrement équitable, et encore moins conforme à la gravité de l'histoire. Et puisque nous en sommes à formuler des réserves, ajoutons tout de suite que les inconvénients de la vénalité des charges sous l'ancien régime, exagérés d'ailleurs et trop vus sous un seul aspect, n'auraient pas dû inspirer à l'auteur ces paroles très-risquées : « Il fallait (pour abolir la vénalité des charges) « changer les bases de l'impôt, supprimer les priviléges, réformer « la *société de fond en comble*, en un mot, faire une révolution. « Nos pères ont fait cela ; Louvois ne pouvait pas le faire (ibid., « p. 180). »

M. Rousset a enrichi la science de deux volumes pris aux sources, et ces sources ont gardé constamment leur limpidité première, sauf certains moments rares et courts où un mauvais souffle les agite, et ne

permet plus d'y voir se refléter aussi fidèlement Louis XIV et Louvois, un magnifique théâtre et des acteurs hors ligne. Puisse-t-il, en revoyant ce travail et en l'achevant dans les autres volumes que ceux-ci font attendre avec une juste impatience, se défier des adjectifs violents qui font irruption tout à coup dans sa phrase. Son style, d'ailleurs, a de la verve et de la richesse; il est sobre de couleurs et n'a jamais ces tons criards que d'autres prennent, avec une fatuité qui est l'un des signes du temps, pour l'opulence du génie. Aussi, en choisissant cette histoire pour lui donner le prix Gobert au mois d'août prochain, l'Académie récompense-t-elle en même temps la persévérance du labeur, la découverte de bien des matériaux d'un prix inespéré, et l'habileté qui a su les mettre en œuvre pour élever à notre XVIIe siècle un nouveau monument digne de son grand nom. Cette fois, nous aimons particulièrement à le dire, la faveur de notre premier corps littéraire ne se sera pas égarée. GEORGES GANDY.

151. HISTOIRE *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Collection de 24 volumes in-18 de 216 pages chacun, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le volume *franco*.

En rendant compte des quatre premiers volumes de cet ouvrage (t. XXIV, p. 398), nous avons dit notre pensée sur son mérite général et son à-propos. Les six nouveaux volumes dont nous avons à nous occuper s'étendent de saint Grégoire le Grand à saint Grégoire VII, c'est-à-dire du VIe siècle au XIe.

152. SAINT GRÉGOIRE LE GRAND *et la conversion des Barbares* (VIe *siècle*) (t. V de la collection). — 1 volume (1860). — Jusqu'au VIe siècle, le catholicisme et la papauté ont subi deux phases bien distinctes. Des principes de dissolution et de mort attaquaient la société; le monde politique et le monde moral s'écroulaient de toutes parts; au milieu de ces convulsions qui annoncent la chute des empires vieillis, une société nouvelle se forme : c'est le christianisme; un pouvoir fort et jeune en relie les divers éléments : c'est la papauté. Le rôle de ce pouvoir offre successivement deux aspects. Depuis saint Léon jusqu'à saint Melchiade, c'est en résistant jusqu'au sang, selon la parole de l'apôtre, que les papes accomplissent leur mission réparatrice; depuis saint Melchiade jusqu'à saint Grégoire le Grand, ils jettent les bases du droit écrit de l'Eglise, et compriment les hérésies qui attaquent le grand mystère de l'Homme-Dieu. Les premiers sont apôtres martyrs, les seconds sont apôtres législateurs. L'allure du monde po-

litique répond à ces deux phases : pendant la première, l'unité romaine se brise ; pendant la seconde, la société moderne commence le travail de sa fondation. Et quand, au VI[e] siècle, la monarchie est fondée, quand elle est passée de l'état de fait à l'état de pouvoir, elle se modifie, et joint au côté religieux le côté politique. Les papes ont été apôtres, législateurs, ils deviennent souverains. — Ainsi s'exprime M. de Beaufort dans son *Histoire des papes ;* et c'est sous l'inspiration de ces hautes pensées que M. Chantrel présente à nos regards le rôle nouveau et toujours civilisateur de la papauté dans le monde. Il nous montre le beau siècle de saint Grégoire le Grand, qui fut éminemment un siècle de transformation sociale, et il n'oublie pas de faire ressortir l'action universelle de l'Eglise et des papes dans cette œuvre de rénovation. Il est obligé de dire quelques mots des papes du VI[e] siècle qui ont précédé saint Grégoire ; mais il se borne à ce qu'exige la succession historique, et il s'arrête plus spécialement aux grandes figures qui brillent dans cette longue liste de pontifes où sont inscrits tant de saints et tant de grands hommes.

153. LES PAPES *et le monothélisme.* — VII[e] *siècle.* — (t. VI de la collection). — 1 volume (1860). — Saint Grégoire avait été à la fois pape, législateur et roi ; ses successeurs continuèrent, de 604 à 715, à suivre avec plus ou moins d'éclat, mais avec une admirable fidélité, la ligne de conduite tracée par ce grand pontife. L'auteur s'attache à prouver par les faits que la papauté, au VII[e] siècle, ne cessa pas de mériter la reconnaissance et l'admiration des peuples. Deux grands dangers vinrent menacer l'Eglise et la société : le monothélisme et le mahométisme. Ce dernier ne commença à paraître dans toute sa force qu'au siècle suivant ; mais le premier remplit le siècle presque tout entier, et contribua pour une grande part à l'affaiblissement de l'Eglise d'Orient et de l'empire grec, en continuant la série désastreuse des hérésies d'Arius, de Nestorius, de Macédonius et d'Eutychès, et en préparant les voies à une autre hérésie non moins funeste, celle des iconoclastes. Il en résulta, d'une part, la perte complète de l'Italie pour l'empire et l'inauguration effective de la royauté pontificale ; mais malheureusement, d'une autre part, la décadence définitive de l'Eglise d'Orient, abattue et ruinée par de si violentes tempêtes, qui devaient, à la fin, livrer ses membres à la merci des musulmans. L'historien développe ce vaste sujet avec un talent toujours remarquable. Il regrette de ne pas rencontrer au VII[e] siècle une figure de pape qui s'élève assez pour dominer toutes les autres et pour donner son nom

au siècle lui-même. Toutefois, il trouve de quoi former parmi eux plusieurs groupes distincts qui lui fournissent autant de divisions pour son récit.

154. SAINT LÉON III *et la royauté pontificale.* — VIIIe *siècle.* — (t. VII de la collection). — 1 volume (1861). — « A mesure que nous « avançons dans l'histoire de la papauté, nous voyons cette divine « institution recevoir un développement extérieur qui la place peu à « peu, et d'un consentement unanime, au-dessus de toutes les autres. « Indépendante, par sa nature, de toute puissance humaine, puisque « c'est au nom de Dieu qu'elle parle et qu'elle est l'interprète infail- « lible de la parole et de la loi de Dieu, elle acquiert insensiblement « l'indépendance temporelle, qui est la sauvegarde de son indépen- « dance spirituelle : tout y concourt, la raison et la reconnaissance « des peuples comme la folie et les tyranniques exigences des empe- « reurs, les prétentions de l'hérésie et du schisme aussi bien que la « soumission et la fidélité des vrais chrétiens (p. 5). » Commencée depuis longtemps, l'œuvre s'achève au VIIIe siècle. C'est principalement à ce point de vue que l'auteur s'est placé en écrivant ce septième volume. Il y était, du reste, contraint par les faits mêmes. Cette nouvelle partie de son récit historique se divise en sept articles, portant les noms des pontifes qui ont illustré le siége de Rome et leur siècle.

155. SAINT NICOLAS LE GRAND *et son siècle.* — IXe *siècle.* — (t. VIII de la collection). — 1 volume (1861). — Conformément à la méthode qu'il a adoptée précédemment, l'auteur place sur sa route des jalons qui dirigent ses pas; il divise son nouveau volume en quatre tableaux principaux, dont les traits saillants donnent à sa narration plus de relief, en même qu'ils soulagent l'esprit et fixent l'attention.

156. SYLVESTRE II *et le siècle de fer.* — X^e *siècle.* — (t. IX de la collection). — 1 volume (1861). — Nous arrivons à une douloureuse période de l'histoire de la papauté. Le Xe siècle est un des plus malheureux que l'humanité ait eu à traverser. Quant à la papauté en particulier, privée de son indépendance par les factions qui déchiraient Rome, et représentée plus d'une fois par des hommes peu dignes de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, elle souffrit plus encore que les autres institutions. Cependant, on a exagéré le mal dans des intentions qu'ils n'est pas difficile de deviner. La haine des ennemis de la papauté était d'ailleurs parfaitement servie : un chroniqueur contemporain qui n'aimait pas les papes et qui écrivait des satires

au lieu d'écrire l'histoire, Luitprand, leur fournit des armes, et des historiens catholiques, manquant de témoignages contraires, acceptèrent trop facilement des documents dont la source aurait dû leur paraître suspecte. Aidé des chroniques de Flodoard, M. Chantrel a pu réformer bien des jugements, réfuter de nombreuses calomnies, et montrer que l'action bienfaisante de la papauté n'a pas cessé de se faire sentir, même dans l'une des périodes les plus désastreuses de son histoire, et que le « siècle de fer » n'a pas été une époque dépourvue de vertus et de grandeurs.

157. SAINT GRÉGOIRE VII *et l'indépendance de l'Eglise.*—XIe *siècle.* — (t. X de la collection). — 1 volume (1861). — Le volume précédent nous a raconté une longue période d'humiliations pour les Souverains Pontifes ; la première moitié du XIe siècle fut à peu près aussi malheureuse ; mais, après cette longue épreuve, la chaire de saint Pierre resplendit plus brillante que jamais, et les grands siècles du moyen âge commencent. Comme le remarque l'auteur, l'histoire des papes du XIe siècle, jusqu'à la mort de saint Grégoire VII, se divise naturellement en trois parties : la première contient les dernières humiliations de la papauté, jusqu'au pontificat de saint Léon IX ; la seconde est occupée par les papes nommés sous l'influence ou aidés des conseils d'Hildebrand, qui devait être saint Grégoire VII ; la troisième est le pontificat même de ce grand pape. Cependant, ce volume a été divisé en quatre chapitres, dont l'un est tout entier consacré au pontificat de Léon IX, marqué par des événements d'une très-grande importance.

Nous continuerons bientôt l'examen de cette intéressante et instructive publication, dont le dix-huitième volume vient de paraître.

158. **SAINT IRÉNÉE** *et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles, Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant l'année scolaire* 1860-1861, par M. l'abbé FREPPEL, professeur à la Faculté de théologie de Paris. — 1 volume in-8° de XII-488 pages (1861), chez A. Bray ; — prix : 6 fr.

M. l'abbé Freppel défend, avec un remarquable talent de critique et d'écrivain, le caractère historique du christianisme contre les attaques du rationalisme moderne. Aussi ses ouvrages méritent-ils d'être recommandés à tous ceux qui désirent connaître à fond l'état présent des controverses religieuses, principalement en Allemagne, ce foyer de la guerre contre l'Eglise, où nos philosophes français vont faire,

avec plus d'ardeur que jamais, leurs provisions d'idées et d'arguments. Mais il ne se borne pas à signaler leurs dernières conclusions sur les origines chrétiennes : il entre lui-même en cause ; il reprend à son tour anneau par anneau la chaîne de la tradition des deux premiers siècles, pour en démontrer l'inébranlable solidité. Après avoir mis à nu les étranges hypothèses, les artifices et l'impuissance de la nouvelle critique pour expliquer par des causes naturelles la formation et le développement du christianisme, il prouve, les faits en main, qu'il est impossible de lui trouver d'autre raison suffisante qu'une opération immédiate et surnaturelle de Dieu.

L'idée fondamentale du rationalisme, celle qui fait toute son essence, c'est en effet que la religion chrétienne n'a rien de particulièrement divin. Toute la supériorité qu'il veut bien lui reconnaître sur les autres religions, c'est une supériorité morale, une plus grande puissance civilisatrice. A ce titre, elle a rendu d'immenses services à l'humanité, et aucune philosophie ne saurait la remplacer utilement auprès des masses; mais qu'elle ait été produite par dérogation miraculeuse aux lois de la nature et de l'esprit humain, c'est ce qu'il ne peut se résigner à accepter. Il fera toutes les concessions imaginables, excepté celle-ci, et c'est justement là ce qui établit entre lui et nous une opposition si radicale. Son grand principe, c'est que le christianisme n'a d'autre origine que la raison humaine. Loin d'être né d'un seul coup dans toute sa plénitude essentielle par voie de création divine, il ne serait qu'un heureux mélange de doctrines juives, platoniciennes et orientales; il lui aurait fallu deux siècles au moins pour mener à terme ce travail de fusion et de synthèse. Pendant toute cette période, on verrait les dogmes de son symbole et les éléments de sa constitution s'agiter dans une sorte de fermentation confuse, sans fixité, sans cohésion; tout y porterait l'empreinte de la lutte, lutte entre le christianisme large et cosmopolite de saint Paul contre le christianisme étroit et judaïque de saint Pierre. A la fin seulement du II[e] siècle cet antagonisme s'effacerait, et l'ère d'une pacification définitive s'ouvrirait. Alors aussi seulement apparaîtraient les Evangiles canoniques, du moins dans leur remaniement actuel, les Actes des apôtres et la plupart des Epîtres qui leur sont faussement attribuées. — Tel est le système dans sa substance. Dès lors il est clair que le débat doit porter uniquement sur la tradition des premiers siècles, et, avant tout, sur les écrits des Pères apostoliques. Les monuments de cette époque sont-ils authentiques? S'ils le sont, comment nous dépei-

gnent-ils le christianisme d'alors? En voie de formation et de laborieuse genèse, ou déjà parfaitement défini, organisé, fixé dans tout ce qu'il a d'essentiel? Est-il vrai qu'il y ait là un espace vide, un vaste champ ouvert à toutes ces créations légendaires qu'ont cru y découvrir Strauss et tant d'autres docteurs de la théologie allemande? Telle est la question.

Ici donc, les faits sont tout. Or, les faits consciencieusement interrogés, loin de justifier l'hypothèse rationaliste, lui donnent, au contraire, le plus complet démenti. C'est ce que M. l'abbé Freppel démontre péremptoirement par l'examen critique des monuments de l'Eglise primitive, par l'analyse des Epîtres de saint Barnabé, de saint Clément de Rome, de saint Ignace d'Antioche, qui écrivaient au Ier siècle, et par les écrits de saint Polycarpe, de saint Justin, de saint Irénée et des docteurs ou apologistes du IIe siècle. Il prouve que le christianisme y est déjà parfaitement homogène, tout lui-même; que loin d'être un syncrétisme ou un éclectisme des doctrines de Platon, de Zoroastre et de la cabbale, il est en état constant d'opposition avec elles. De là sa lutte à outrance contre les doctrines gnostiques qui essaient d'interpréter ses dogmes avec ces mêmes idées de l'Orient. Quant aux livres du Nouveau Testament, il est incontestable qu'ils existaient tous à l'époque de saint Irénée, qui écrivait son *Traité des hérésies* sous le pontificat du pape Eleuthère, vers l'an 180; car il y déclare de la manière la plus explicite que l'Eglise n'a jamais admis que quatre Evangiles ni plus ni moins, ceux de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean. Il en cite de longs fragments parfaitement identiques à ceux que nous avons aujourd'hui. De plus, son témoignage s'étend à toutes les autres parties du Nouveau Testament jusqu'à l'Apocalypse, sans jamais manquer, ce qui est capital, de citer le nom de leurs auteurs. Or, ce témoignage seul ne suffirait-il pas pour renverser l'hypothèse rationaliste? Comment croire que saint Irénée, le disciple de Polycarpe et de Papias, disciples eux-mêmes de saint Jean, aurait pu attribuer aux apôtres des écrits fabriqués de son temps par des inconnus et des faussaires, sans se douter que ces écrits avaient tout au plus quelques années de date? Comment croire que quatre Evangiles nouveaux se seraient glissés tout à coup dans l'Eglise sans réclamation aucune; que celle-ci aurait été tout entière la dupe d'une si grossière supercherie, et cela, quand une simple divergence liturgique relative à la célébration de la pâque la mettait en feu? Mais les témoignages de saint Clément, de

saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Justin, etc., reportent notre démonstration à une époque bien antérieure, au commencement même du IIe siècle. M. l'abbé Freppel note avec soin toutes les parties de l'Ecriture citées par les Pères ; il conclut que le Nouveau Testament, tel que nous le possédons, existait dans la première moitié du IIe siècle ; qu'en conséquence tout l'échafaudage rationaliste croule par la base.

Voilà la vérité à la lumière de l'histoire et d'après la critique la plus sévère, celle du moins qui laisse parler les faits et qui n'a pas la prétention d'en disposer à son gré. Tous ces témoignages, incontestablement authentiques, forment un tel enchaînement de preuves, un réseau si serré, qu'il est impossible d'en détacher un seul anneau. Tout est solide dans cette chaîne d'or de la tradition catholique. Car si le IIe siècle sert de contre-fort au Ier, il est à son tour soutenu par le IIIe, et ainsi de suite. De même que les Clément, les Ignace, les Barnabé témoignent en faveur des Evangiles et des Epîtres canoniques, de même les Polycarpe, les Justin, les Irénée attestent à leur tour les écrits des Pères apostoliques. Impossible de rompre la première ligne de défense si l'on ne rompt aussi la seconde qui l'appuie et qui la couvre, si l'on ne rompt enfin jusqu'au dernier rang cette phalange de témoins qui a dix-huit siècles de profondeur.

C'est sur ce même terrain de la tradition primitive que M. l'abbé Freppel se place pour apprécier le protestantisme. Au point de vue protestant, les quatre premiers siècles sont l'âge d'or de l'Eglise. La révélation y est, dit-on, dans toute sa pureté, le fleuve divin y coule avec l'entière limpidité de sa source. Mais à partir de là commence une période d'altération et d'obscurcissement. Dans ses institutions et dans ses dogmes, le christianisme subit toutes sortes d'innovations humaines. Alors s'établit une nouvelle organisation du pouvoir ; la hiérarchie se fonde sur le modèle de la constitution romaine. La foi elle-même perd le sens du divin. Loin de s'appuyer uniquement sur Jésus-Christ, elle n'a plus confiance que dans les œuvres. En un mot, l'Eglise entière devient pélagienne. — Eh bien, ici encore, que disent les faits ? Qu'était-ce que le christianisme des temps apostoliques, ce christianisme dans sa première séve selon les protestants, et tel encore que l'avaient façonné les mains divines du Christ ? Il était, répond M. l'abbé Freppel, essentiellement et identiquement le même que le christianisme du moyen âge et du XIXe siècle, et il le prouve par l'analyse développée des ouvrages des Pères apostoliques,

de saint Justin et de saint Irénée; car toute la doctrine catholique est comme réunie dans ces documents de la tradition primitive. Symbole de foi, constitution de l'Eglise, hiérarchie à ses divers degrés, sacrements, culte, discipline générale, devoirs de la vie chrétienne, conseils de perfection, toute l'économie évangélique s'y trouve résumée, expliquée, développée, si bien que Gibbon lui-même est forcé de le reconnaître : « Un homme instruit, dit-il, ne peut aller « contre ce fait que, dans toute la période des quatre premiers siè-« cles, les principes catholiques étaient déjà reconnus en théorie et « en pratique. »

C'est ainsi que l'étude des monuments de la tradition ruine directement la double hérésie rationaliste et protestante, en prouvant contre la première que le christianisme ne s'est pas formé par une lente élaboration, par le travail des siècles, par l'évolution naturelle des idées et des forces purement humaines; contre la seconde, qu'il n'a jamais subi d'altération, mais qu'il est toujours resté parfaitement un et identique. Aussi le jour se fait-il de plus en plus en Angleterre et en Allemagne sur ces questions. Qui ne sait que ce mouvement de retour au catholicisme qui s'est produit à Oxford, au foyer même de l'anglicanisme, a été uniquement le fruit d'une étude plus approfondie des Pères? Quant au vieux protestantisme allemand, on peut dire qu'il n'existe plus scientifiquement : par la force des choses et de la logique, il a glissé dans le rationalisme. D'autre part, le rationalisme luimème a subi des désertions et des rétractations nombreuses depuis le fameux coup de tonnerre de Strauss, qui a fait tressaillir toute l'Allemagne protestante, épouvantée de n'être plus chrétienne. Bien des esprits, qui se jouaient alors au-dessus de l'abîme sans en avoir mesuré la profondeur, ouvrirent les yeux, et désertant une doctrine fondée sur la double négation de la métaphysique et de l'histoire, se rallièrent à la religion catholique, pendant que les enfants du rationalisme allaient misérablement se perdre dans les derniers basfonds de la pensée, c'est-à-dire dans le matérialisme et l'athéisme. Aussi, loin de nous alarmer de cette minutieuse enquête dont le christianisme est l'objet de l'autre côté du Rhin, nous nous en réjouissons, ne doutant pas qu'elle ne conduise à la démonstration la plus encyclopédique, la plus lumineuse qui ait jamais été faite de sa divinité; car si l'erreur est tuée quand elle manifeste ce qu'elle est, quand elle dévoile son essence, la vérité n'a qu'une seule chose à craindre, c'est de n'être pas connue.

Nous avons dû nous borner à indiquer l'idée dominante et les grandes lignes du travail de M. l'abbé Freppel. Nous aurions voulu signaler en détail ses belles études sur le rôle providentiel du peuple juif dans l'humanité, sur le polythéisme et ses causes, sur la cabbale et les Evangiles apocryphes, sur la doctrine du *Logos* dans l'antiquité et dans le christianisme ; puis encore ses recherches pleines d'intérêt sur les premiers apôtres de la Gaule, sur saint Denis l'aréopagite et ses ouvrages, où l'auteur maintient l'ancienne tradition des Eglises de France contre les nouveautés de Launoy, Baillet, Tillemont et Fleury ; enfin, son examen critique du gnosticisme, qui est, à notre avis, un vrai chef-d'œuvre d'analyse et d'exposition. Nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage lui-même, ouvrage très-remarquable, nous le répétons, et l'un des plus solides qui ait encore paru en France sur le rationalisme et les origines chrétiennes. E. Maricourt.

159. **JÉSUS A L'AUTEL,** ou *Lectures pieuses sur l'eucharistie*, par un prêtre du diocèse de Belley. — 2e *édition, revue et augmentée.* — 1 volume in-12 de xxxvi-288 pages (1860), chez Vingtrinier, à Lyon, et chez V. Sarlit, à Paris ; — prix : 1 fr.

Faire aimer Jésus dans l'eucharistie, tel est le but de ce petit livre, divisé en quatre octaves, dont chacune est composée de huit lectures pieuses, instructives et intéressantes, soit sur les bienfaits de l'Homme-Dieu, principalement dans le sacrement de son amour, soit sur les devoirs de l'âme fidèle et reconnaissante envers ce généreux bienfaiteur. L'auteur, qui ne se nomme nulle part, y a ajouté quelques réflexions sur la Fête-Dieu, une instruction sur la dévotion envers le saint sacrement, par Mgr Malou, évêque de Bruges ; une paraphrase du *Lauda Sion ;* des actes pour la visite au saint sacrement et pour la communion ; l'ordinaire de la messe et les vêpres du dimanche, et en a fait ainsi le manuel des personnes pieuses ; elles y trouveront de quoi nourrir leur piété, en même temps que plusieurs traits historiques bien choisis leur offriront des modèles de toutes les vertus chrétiennes.

160. **JULES,** ou *l'Enfant trouvé*, par M. Honoré Benoist. — In-18 de 70 pages plus 1 gravure (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Nouvelle Bibliothèque morale et amusante*) ; — prix : 30 c.

Encore un de ces enfants trouvés dont le type, toujours reproduit, ne s'épuise pas. Celui-ci n'est pas la moins bonne création du genre ; le récit est fort bien conduit ; on y trouve des détails curieux,

mais peut-être un peu chargés, sur les falsifications que subissent à Paris les denrées alimentaires : ce qui est moins exact, c'est la facilité avec laquelle le héros, qui n'eut jamais d'autre maître que le curé de son village, se fait, en donnant des leçons dans la capitale, une position qui lui permet d'envoyer bientôt jusqu'à cinq cents francs par mois à sa famille adoptive. Gare aux illusions ! J. MAILLOT.

161. LES MANIÈRES DE VOIR *de Nicolas Tranquille au sujet de la religion.* — 2 volumes in-18 de 126 et 120 pages (1861), chez A. Josse ; — prix : 50 c. le volume.

On ne peut s'empêcher d'applaudir à la pensée toute chrétienne qui a inspiré ce petit ouvrage. Il est de plus en plus nécessaire de répandre les bons livres dans les différentes classes de la société, afin de prévenir ou de réparer le mal que produisent tant de brochures impies ou immorales. — Déjà, et plus d'une fois, on a répondu victorieusement aux objections sans cesse renouvelées contre la religion ; mais on ne s'est pas toujours mis à la portée de toutes les intelligences. Les *Manières de voir de Nicolas Tranquille* s'adressent surtout aux gens de la campagne. Ce bon paysan, instruit sur la religion et plein de bon sens, sait, avec beaucoup d'esprit et de verve, déjouer toutes les attaques et répondre à toutes les difficultés. — D'abord un lecteur du *Siècle*, qu'il rencontre en chemin de fer, prétend devant lui que les curés, hommes comme les autres, font un métier et ne croient pas *un mot de ce* qu'ils disent ; qu'ils demandent toujours de l'argent ; qu'ils devraient se marier ; qu'il y a de mauvais prêtres ; que l'Eglise a fait son temps ; que toutes les religions sont bonnes ; que la confession est une invention des prêtres et ne sert à rien. Nicolas Tranquille répond à tout cela avec un admirable bon sens. — Dans le second volume, il est aux prises avec Matthieu, ancien maître d'école de village, qui a renoncé à toute pratique religieuse et ne cesse d'attaquer la piété de son interlocuteur. Celui-ci, tout simple et tout paysan qu'il est, a facilement raison de son adversaire ; il lui montre que la religion n'est pas seulement bonne pour les femmes ; — qu'il ne suffit pas d'être honnête homme comme on l'entend souvent dans le monde ; — qu'il est faux que les savants et les hommes éclairés de notre temps ne croient pas à la religion ; — que depuis 89 la religion n'est pas en décadence, comme le prétendent certains philosophes au petit pied. Après quoi vient une conférence sur l'obligation de chercher et d'embrasser la vérité, et une autre sur la nécessité de la prière.

Ce livre est uniquement fait pour les classes populaires, et surtout pour celles des campagnes. On regrettera peut-être d'y rencontrer certaines expressions trop triviales : il ne s'agit pas seulement de faire rire les paysans, mais surtout de les instruire. Cependant, c'est un ouvrage fort bon à répandre, M. DARDY.

162. **MANUEL** *de l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement,* par M. l'abbé Amédée GIRARD; — 3e *édition, augmentée du rosaire eucharistique, de trente visites, de la messe, des vêpres et des hymnes du saint sacrement.* — 1 volume in-18 de XVI-344 et 284 pages (1862), chez C. Douniol; — prix : 3 fr., relié à l'anglaise.

Nous avons parlé (p. 139 de notre tome XXVI) de la première édition de cet ouvrage, parvenu en quelques mois à l'honneur d'être réimprimé deux fois. Nous ne pouvons que le recommander de nouveau à l'approche de la fête du saint sacrement, et ajouter qu'aux quatorze approbations épiscopales qui l'avaient signalé aux âmes pieuses, l'auteur a pu joindre celle de Mgr l'évêque de Marseille. Outre le rosaire eucharistique, cette édition est enrichie d'autres élévations qui seront accueillies avec reconnaissance. Le *Mois du saint sacrement,* du même auteur, a été placé à la fin de ce Manuel. — Ce livre nous semble appelé à prendre place dans la bibliothèque pieuse de tous les chrétiens qui ont le bonheur d'être admis à la fréquente communion.

163. **AUGUSTE MARCEAU**, *capitaine de frégate, commandant de l'*Arche d'alliance, *mort le 1er février* 1851, par UN DE SES AMIS; — 2e *édition, considérablement augmentée, ornée du portrait du commandant.* — 2 volumes in-12 de XII-442 et 444 pages plus 1 portrait (1862), chez Briday, à Lyon, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

Nous annonçons avec bonheur la seconde édition de la vie du commandant Marceau. Les documents nouveaux dont elle est enrichie sont nombreux et le plus souvent intéressants; ils racontent des faits et rappellent des paroles qui peignent l'homme et le révèlent tout entier. On remarquera surtout parmi ces additions de touchants renseignements transmis par un officier général. Déjà cet excellent livre a remué plus d'un cœur; l'histoire de ce marin si franc, si pieux, si désintéressé, si noblement dévoué à la religion et à son devoir, est bien faite pour réveiller la foi et ranimer les sentiments chrétiens dans tant d'âmes amollies ou indifférentes. Au milieu du monde ou à bord de son navire, la vie du commandant Marceau

a été celle d'un missionnaire, d'un apôtre. Qu'il est consolant de voir, au sein des tempêtes de ce siècle, des âmes si pures et si sereines! Mêlé aux hommes et aux choses de notre temps, il semble avoir pour nous des leçons plus directes, des enseignements plus immédiatement applicables que les héros des anciens âges, dont le rapprochent une mâle vigueur et une admirable loyauté. — Plein de son sujet, l'auteur s'est attaché à reproduire avec simplicité et avec candeur les traits de cet homme de Dieu; nous lui reprocherons cependant d'avoir introduit dans cette nouvelle édition quelques hors d'œuvre qui rompent parfois les justes proportions d'un récit suivi; mais ces légers défauts disparaissent devant la parole pénétrée de l'écrivain, et nous regrettons presque de les signaler. — Nous engageons très-vivement nos lecteurs à faire connaître cet ouvrage aux gens du monde, et à le répandre parmi les jeunes gens des écoles : aucun ne peut leur être plus utile.

E.-A. Blampignon.

164. LE MÉMORIAL *de famille*, par M. Emile Souvestre. — 1 volume in-12 de VI-268 pages (1859), chez Michel Lévy frères; — prix : 1 fr.

Ce *Mémorial* est le journal intime d'un père de famille, où sont fixées jour par jour, et quelquefois heure par heure, ses impressions. C'est l'histoire d'un foyer domestique au point de vue rationaliste. Dans ce petit drame sans péripéties bien émouvantes, les personnages sont peu nombreux. Le mari, qui tient la plume, a autour de lui Marcelle sa femme, ses deux enfants Claire et Léon, une tante qui entend à merveille la conduite du ménage, un grand-père, nature inflexible et stoïque, puis deux amis du voisinage dont l'un, Justin, est un politique *humanitaire* fort avancé, et l'autre, épouse de celui-ci, aime à philosopher doctement. — Ces éphémérides embrassent tout le temps qui s'écoule depuis l'entrée en ménage jusqu'au mariage de Claire. Rien de suivi ni de lié dans ces notes, qui reflètent les vicissitudes d'humeur et de fortune des époux. C'est d'abord l'épanouissement des joies d'une première union : tout est rose dans cette vie à deux; mais bientôt la source des épanchements tarit; ces âmes ne se comprennent plus ou se lassent; chacune d'elles se trouve solitaire. Quand un premier-né vient réjouir cet intérieur déjà triste, le berceau captive la mère, son enfant l'absorbe, elle devient insouciante pour son mari. Autre déception et nouvelle cause de froideur; voici un second enfant, Léon. Que de sollicitudes pour ces têtes si chères! En même temps s'accumulent les peines du cœur et les re-

vers. Il faut quitter des amis bien tendres qu'on aimerait comme frère et sœur ; le cœur saigne ; et puis surviennent les embarras d'affaires. On a fait de folles dépenses ; il faut songer aux économies, et s'imposer la gêne et les sacrifices. Cependant Claire et Léon grandissent ; ils sont élevés à la Jean-Jacques. Leur imagination s'exalte, et un grand vide se fait dans leur âme. Quand s'éveille leur sens religieux ? Lorsqu'ils confinent à la jeunesse. On leur apprend alors la religion que pratiquait Rousseau, lorsque, étant aux Charmettes, il se promenait le matin au lever du soleil pour se livrer à des élans de religiosité philosophique. « Je tâchais, dit l'écrivain du *Mémorial,* de fixer les « yeux de Léon et de Claire sur l'œuvre divine. Nos promenades « m'en fournissaient de continuelles occasions. Je leur montrais la « verdure en fleurs, les moissons, les troupeaux, source éternelle de « vie qui coule toujours et ne s'épuise jamais ; je leur faisais sentir « cette palpitation qui vibre derrière toute chose et annonce une « puissance cachée ; j'ouvrais leur cœur à une reconnaissance attendrie devant ce merveilleux spectacle dont nous devenons le centre « partout (p. 173). » — Cette éducation porte ses fruits : Léon n'a pas de frein ; ses passions l'entraînent et le dominent, jusqu'au moment où, par une de ces conversions merveilleuses qu'on ne voit guère que dans les romans, il se range tout à coup, sans avoir plus de principes qu'auparavant, et il va diriger à Buénos-Ayres une maison de commerce. Quant à la jeune Claire, elle se livre entièrement à la *folle du logis :* elle est acariâtre, fantasque ; elle devient follement amoureuse du neveu d'un négociant avare, nommé Raymond, et grâce à la tante, elle finit par l'épouser.

Ce volume nous montre à nu les tristesses, les désenchantements, les infortunes d'un foyer domestique où la foi religieuse n'est pas souveraine, et qui est ainsi livré sans défense à tous les vents d'orages. C'est là vraiment le matérialisme pris sur le fait dans la famille. Dans celles, au contraire, où le christianisme règne et gouverne, les époux retrempent chaque jour leur affection mutuelle aux sources d'une vie supérieure ; ils portent ensemble vaillamment le poids de l'épreuve ; ils sont résignés dans les catastrophes et modérés dans la bonne fortune ; leurs enfants sont formés sur les genoux d'une pieuse mère ; ils entourent leur table « comme de jeunes plants d'oliviers, » suivant la gracieuse expression du Psalmiste ; dans l'âge mûr, ils seront l'honneur et la consolation de leur vieillesse. La religion fait ainsi épanouir, sous le toit conjugal et paternel, toutes les vertus et

que celui de le critiquer, il y aurait vu mentionnée une circulaire d'Alméras, du 26 novembre 1664, qui nous apprend que les aumônes s'étaient continuées dans ces mêmes provinces pendant les années précédentes.

Sur le point de terminer son livre, M. Feillet en résume l'esprit et la portée en quelques expressions renfermant la condamnation de l'ancien régime à cette date glorieuse du XVIIe siècle et en la personne du grand Louis XIV. Affaissement des esprits et des caractères; prostration physique et morale dans toute la nation; absence de principes sérieux et raisonnés, de convictions sincères et arrêtées; despotisme et servilité, etc., etc. : voilà pour lui la belle France du XVIIe siècle, voilà la France d'avant 89 (p. 487)! Et c'est en 1862 qu'on publie ces énormités, malgré tout ce que nous avons vu, tout ce que nous voyons, tout ce qui nous menace! Au terme de ce trop long article, la discussion ne nous est plus possible; puis, dans les pages de ce recueil, elle nous est, à certains égards, interdite. Contentons-nous de poser à M. Feillet une ou deux questions : Si la vieille France était si mal organisée, comment se fait-il que la pauvreté et la misère y fussent si résignées et même si contentes? qu'elles n'aient pas profité, au XVIIe siècle, des troubles civils pour se venger de leurs prétendus oppresseurs? que les 40,000 mendiants de la capitale, — le cinquième de la population d'alors, — n'aient pas pris une seule fois les armes, et que des nombreuses « cours de miracles » on n'ait pas vu sortir, comme de nos faubourgs depuis 89, ces hordes affreuses demandant à la société la bourse ou la vie? Comment se fait-il que ce soit précisément à dater de cette ère heureuse de 89 que le *paupérisme* a remplacé la pauvreté, — car le titre même du livre de M. Feillet est un anachronisme, — que des misères moindres qu'autrefois menacent la fortune et l'existence de tous, et que le socialisme, — pour l'appeler par son nom, — nous pose de plus en plus pressant le problème d'être ou de n'être pas, et ajourne à courte échéance la ruine de toutes les institutions sociales?

Notre critique du livre de M. Feillet a été vive, mais elle n'a pas été, comme la sienne, jusqu'à l'injustice. Pour rester jusqu'au bout dans les limites du juste et du vrai, disons que cet ouvrage, comme œuvre de recherches et d'érudition, est un des plus remarquables de ce temps; nous désirons que ce long article soit une preuve même de son importance. Presque toutes les pièces dont il se compose sont originales ou inédites; pour les réunir, il a fallu des années d'investi-

gations et de patience. Désormais, nul ne pourra plus écrire sur la fronde ni sur la misère et la charité à cette époque, sans le consulter et lui faire de nombreux emprunts. C'est là un mérite et une gloire qui nous font d'autant plus regretter qu'il ne soit pas aussi recommandable par son esprit que par sa richesse historique.

J. Duplessy.

167. NOTRE-DAME *de Liesse*, par M. J. Chantrel. — 1 volume in-12 de xvi-144 pages plus 1 gravure (1860), chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique de Lille*); — prix : 80 c.

Ce pieux ouvrage est un *ex-voto* de reconnaissance pour une grâce insigne obtenue par l'auteur. Après quelques pages sur le *siècle de Marie* et le *bourg de Notre-Dame de Liesse*, il donne le récit complet de la légende, puis l'histoire du pèlerinage, et enfin tous les détails relatifs à la belle fête du *couronnement* qui eut lieu le 18 août 1857. Une jolie gravure représente le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse.

On sait que ce sanctuaire est un des plus vénérables de la France et même de la chrétienté. M. Chantrel n'a rien négligé pour donner de l'intérêt à son opuscule. Il a consulté à peu près tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur Notre-Dame de Liesse, et il a su mettre à profit tous les trésors qu'il a recueillis. On sera charmé de retrouver, dans le chapitre *la Légende*, la naïve complainte que chantaient autrefois les pèlerins, « sans trop s'inquiéter de savoir si la rime était toujours « bien riche et la mesure toujours bien observée (pp. 42, 43). »

Faire connaître nos pieux pèlerinages, c'est les faire aimer et augmenter encore le nombre de pèlerins qui vont y prier. Merci donc à M. Chantrel de nous avoir rappelé le chemin et redit la mémorable histoire de Notre-Dame de Liesse !

168. TROIS NOUVELLES *pour la jeunesse*, par M. Dubouchat. — 1 volume in-12 de 268 pages (1861), chez V. Sarlit (*Bibliothèque des familles*); — prix : 1 fr. 50 c.

Ces trois nouvelles, *le Procureur*, — *le Commandant Jeannot*, — *M. Delaune*, — ont cela de commun entre elles, malgré la variété qui d'ailleurs les distingue, que leurs héros, tous plus ou moins tués, quelques-uns même plus d'une fois, ou du moins paraissant aussi morts que possible, enterrés même, reparaissent tous bien portants au moment opportun, pour la plus satisfaisante conclusion de l'histoire. Celle du commandant Jeannot est par trop incroyable ; on nous

permettra, jusqu'à plus ample informé, de la placer dans la catégorie des contes des *Mille et une nuits*. Rien de tout cela ne déplaira aux lecteurs ; ils trouveront ici de quoi satisfaire le besoin qu'ils peuvent avoir d'émotions, et ils recevront, en même temps, beaucoup d'excellentes impressions, résultant des faits mêmes. Le style a le mérite d'être simple et clair ; en un mot ce livre, sans avoir grande importance, n'est cependant point une banalité, et pourra être lu avec plaisir et sans inconvénient.

169. LES ŒUVRES *de charité à Paris*, par Mlle Julie Gouraud ; — *nouvelle édition.* — 1 volume in-12 de VI-384 pages (1862), chez C. Douniol ; — prix : 3 fr.

Ce livre a été publié une première fois sous ce titre : *Utilité d'un voyage d'agrément à Paris*. Quelques personnes ayant trouvé que ce titre ne donnait pas une idée suffisante de l'ouvrage et laissait quelque obscurité dans l'esprit, l'auteur l'a remplacé par celui qu'on vient de lire, et a ajouté à son travail un chapitre sur l'œuvre si sainte et si consolante des *Dames auxiliatrices des âmes du purgatoire*.

Plusieurs ouvrages intéressants sur ce même sujet ont déjà fait connaître la fécondité merveilleuse des œuvres de charité à Paris. Celui-ci plaira plus que tous les autres par l'élégance du style et par la forme gracieuse que l'auteur a su lui donner. Qu'on ne craigne pas d'y rencontrer une sèche nomenclature ou de simples esquisses pâles, incolores. Une dame anglaise, faisant avec son mari un voyage d'agrément à Paris, épanche son âme dans une correspondance intime avec une amie qu'elle appelle sa sœur. De là une suite de tableaux animés, pittoresques, dont la vue remplit le cœur d'une douce émotion. On ne peut s'empêcher d'aimer ces œuvres dont ils nous révèlent l'origine, dont ils nous font l'histoire. On est naturellement encouragé à la charité par le spectacle de tout le bien qu'elle produit. — L'œuvre des faubourgs, la Société maternelle, les crèches, les salles d'asile, les écoles, les patronages, les amis de l'enfance, les prisons, le Bon Pasteur, la Société de Saint-François-Régis, les pauvres malades, la visite des pauvres malades dans les hôpitaux, les petites sœurs des pauvres, le couvent des sœurs aveugles de Saint-Paul, l'œuvre des militaires, la Société de Saint-Vincent-de-Paul, l'adoration perpétuelle et l'œuvre des tabernacles, les vestiaires ; enfin, les dames auxiliatrices des âmes du purgatoire, telles sont les œuvres de charité dont la voyageuse entretient son amie. Si étendu

que semble ce cadre, il est loin de tout embrasser : il laisse dans l'ombre ou dans l'oubli bien d'autres œuvres. Mais ce défaut, le seul au reste de cet excellent livre, est très-facile à corriger. Il n'y a qu'à ajouter quelques nouveaux chapitres à ce volume trop court. Il aura ainsi plus de prix et produira plus de bien, en appelant sur un plus grand nombre d'œuvres l'intérêt et le concours de toutes les âmes généreuses.

170. ŒUVRES *posthumes* du R. P. Ventura de Raulica.—*Conférences, sermons, homélies.* — 1 volume in-8° de VIII-516 pages plus 1 portrait (1862), chez Vaton; — prix : 7 fr.

La mort, en frappant prématurément le P. Ventura, nous a enlevé un orateur vigoureux, un missionnaire zélé, un écrivain d'un grand mérite, quoique parfois intempérant et paradoxal. Avec son indomptable énergie, son dogmatisme sévère et extrême, il possédait les dons les plus heureux et les plus attrayants : il savait charmer les esprits, émouvoir les cœurs et arracher à son auditoire des larmes salutaires. Son langage même, qui sent si fort le terroir étranger, n'est pas sans valeur, et sa saveur particulière et piquante a beaucoup contribué au succès du prédicateur. Tel qu'il était enfin, doué de fortes qualités et malgré d'incontestables défauts, il fixait l'attention de la foule, ravissait d'admiration et entraînait à Dieu. Plût au ciel que, bornant son ardeur à la chaire chrétienne et à la direction spirituelle, il ne se fût jamais occupé de discussions philosophiques, dans lesquelles son génie excessif ne savait pas garder la mesure exacte et précise, et surtout qu'il n'eût pas touché aux choses politiques, où sa fougue l'emportait si loin !

Ce volume posthume nous semble une des plus belles œuvres du savant théatin, d'abord parce qu'il ne renferme que des sermons, ensuite parce que ces sermons, — sauf un seul, — sont entièrement consacrés au développement de la parole divine, à l'enseignement évangélique. Il contient trois conférences, une dizaine de sermons, cinq homélies, et le panégyrique de saint Fortunat. Tous ces discours, très variés par le sujet et par la forme, sont appuyés sur les textes de l'Écriture et nourris de la doctrine des Pères. Les homélies ont un intérêt plus vif et plus spécial; elles respirent quelque chose de ferme et de touchant qui découle bien des saintes lettres et qui pénètre au fond des âmes. Qu'on lise surtout la belle homélie sur la parabole de l'économe infidèle, et on verra quelle admirable intelligence de l'Evangile

s'y révèle. Nous aimons moins le panégyrique de saint Fortunat, évêque de Poitiers; là, l'homme de parti, l'ennemi des lettres classiques perce trop (p. 511); la chaire catholique ne doit jamais être l'écho de ce qui nous passionne et nous divise; qu'elle reste immuablement la calme et sereine dépositaire de la pure parole de Dieu; que toutes ces funestes querelles qui troublent parfois les esprits catholiques n'aillent jamais jusqu'à leur cœur et ne remontent, en aucun cas, jusqu'à la tribune sacrée ! Au reste, ces derniers discours, fruits d'une vieillesse mâle et verte, n'ont point ce caractère politique ou polémique qu'on a reproché au P. Ventura; ceux surtout qui sont vraiment de la fin de sa vie ont une simple et douce quiétude qui réjouit et console. Ses sermons sur la croix, sur la résurrection de Jésus-Christ et sur la résurrection des morts, montrent à *nu* l'âme de l'orateur et ses divines espérances. On y sent avec quelle foi et quel amour il se reposait sur Jésus crucifié. Aussi, à l'heure de sa mort, cet adorable Christ qu'il avait tant prié et tant prêché lui a-t-il donné d'ineffables consolations. — Nous recommandons de grand cœur le dernier volume de ce vaillant apôtre : on y trouvera l'instruction et l'édification. Nous regrettons que l'éditeur n'ait pas mis en tête une notice substantielle sur l'auteur, et n'ait pas indiqué la date de chacun de ces sermons. — L'ouvrage est soigneusement imprimé, et orné d'un portrait très-ressemblant.

E.-A. BLAMPIGNON.

171. LES SOURCES (2e *partie*), ou *le Premier et le dernier livre de la science du devoir,* par M. l'abbé A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. — 1 volume in-18 de 150 pages (1862), chez C. Douniol, et chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

L'année dernière, le P. Gratry proposait aux âmes généreuses et viriles un plan d'études; aujourd'hui, il leur propose un plan de vie. Cette seconde partie des *Sources* ne se rattache pas autrement à la première. Elle renferme deux livres et une conclusion. Le premier livre est intitulé : *le premier livre de la morale; préparation;* le second : *le dernier livre de la morale; aphorismes de la science du devoir*. La conclusion exprime de nobles, de généreuses, nous serions tentés de dire de naïves espérances. Les deux livres et la conclusion, sans être liés par des transitions matérielles, forment un tout assez facile à saisir. On peut en juger par le résumé suivant.

Pour embrasser le plan de vie que le P. Gratry propose, il faut d'abord la volonté formelle d'être bon, c'est-à-dire de donner sa vie à la

justice et à la vérité. Cette volonté formelle exige, dans l'état présent de la société, une bien grande énergie. La première condition fondamentale à remplir, c'est de briser la chaîne qui nous attache à la surface de ce monde tel qu'il est, c'est de rompre avec l'amour de l'argent. Là est le principe de la vie morale, la condition absolue de tout progrès de l'homme et de la société. A l'estime et à l'amour de l'argent, il faut substituer l'estime et l'amour de la pauvreté, laquelle n'est pas la misère, ni l'indigence, mais la vie quotidienne conquise par le travail. L'homme a été placé sur cette terre pour la garder, la défendre et la cultiver. Pourquoi donc s'enfouir dans la honte, la désertion, la trahison, quand il s'agit de cette milice universelle et nécessaire, qui est la vie? L'Evangile appelle pauvre, « pauvre d'esprit, » l'homme riche qui, sachant ce qu'il tient en sa main, respecte ces biens sacrés, et ne les donne qu'au salut des hommes et au progrès du monde. Enfin, après avoir répudié l'idole du siècle, si l'on renonce, en outre, à la grande maladie mentale de notre époque, qui est la manie aveugle et farouche de renverser, de briser et de détruire, pour développer les germes déposés à profusion par la main divine dans la nature, dans les autres hommes et en nous; pour porter la lumière et la sagesse dans les sciences, dans la société et dans la famille, alors on sera préparé à entendre et à pratiquer les aphorismes de la science du devoir, science supérieure, qui se développe même en ce siècle, et qui consiste en ce que l'histoire, la politique, la science économique, le droit, et tout l'ensemble des sciences sociales, tendent à s'unir en se rattachant à l'éternelle justice. « Cette « grande science, la plus féconde de toutes, démontrera en toute « lumière, développera dans le détail des précisions et des applica- « tions, la riche beauté de l'inspiration primitive des consciences, et « la divine fécondité des préceptes et des conseils de Jésus-Christ et « de l'Eglise. La conscience est donnée à tous, en tous temps, en tous « lieux, et elle suffit. Chacun sera jugé sur ce qui lui aura été donné. « Mais l'homme juste doit travailler chaque jour à éclairer sa cons- « cience par la science, et la science doit, par l'effort de la raison et « de la liberté, se développer de siècle en siècle (p. 72). » Le principe de la science du devoir est simple, et il peut s'énoncer ainsi : « **Assistance due par tout être à tout être.** » C'est qu'en effet, le devoir ne va pas seulement de l'homme à l'homme, mais bien aussi à toute la création, à tout être sans exception. De ce principe simple de la science du devoir sortent les *aphorismes* de cette même science,

celle-ci exerce assez l'intelligence du lecteur, pour qu'on n'y ajoute pas une difficulté matérielle qui pourrait lui faire abandonner, dès les premières pages, un livre dont le commencement ne laisse pas d'offrir d'autres causes d'impatience ; et ce serait fâcheux, car le récit gagne en se développant ; il est de ceux dont on peut dire que la fin couronne l'œuvre. Toutefois, malgré le titre général de la collection à laquelle il appartient, il faut se garder de confier indifféremment ce volume à toutes les mains : ce n'est pas pour les jeunes imaginations encore pures qu'ont été rappelés tant de crimes et de scandales.

J. MAILLOT.

174. **LE ZOUAVE** *pontifical*, par le P. BRESCIANI. — 1 volume in-12 de 392 pages (1862), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Au moment où cet ouvrage nous était remis, nous apprenions la mort du P. Bresciani, dont nous avons successivement examiné toutes les œuvres, et que nos lecteurs regretteront d'autant plus qu'ils le connaissent mieux par ses travaux. Né à Vérone, entré en 1824 dans la Compagnie de Jésus, ce vénérable religieux n'avait que soixante-quatre ans quand la mort l'a enlevé. Sa vie tout entière a été consacrée à l'éducation de la jeunesse et à la culture des lettres : ses vertus étaient d'ailleurs à la hauteur de son intelligence et de sa science. Il fut, il y a douze ans, un des principaux fondateurs de la *Civiltà cattolica;* presque tous les articles d'économie sociale publiés par ce recueil, et si remarqués, sont de lui. C'est également à la *Civiltà* qu'il donnait, avant de les livrer aux libraires, ces utiles et délicieux volumes qui ont rendu son nom populaire, et qui ont été traduits dans presque toutes les langues. — Examinons celui par lequel il a terminé sa laborieuse carrière.

Après avoir dévoilé et mis en action le principe révolutionnaire dans *Ubaldo et Irène*, dans *Lionello*, et dans *le Juif de Vérone*, le P. Bresciani a voulu raconter les luttes du principe chrétien, et, par un procédé en harmonie avec les heureuses habitudes de son esprit, il l'a personnifié dans *le Zouave pontifical*. — Ce zouave, Breton de haute lignée ayant nom Odéric, est un de ces jeunes hommes qui ont au cœur l'impérieux désir de sacrifier à une grande cause toutes les joies terrestres de l'opulence, toutes les délices de la famille, tous les rêves de bonheur qu'éveille l'espoir d'une prochaine union, en un mot, de se donner soi-même. Odéric s'arrrache par un magnanime

effort aux embrassements des siens; il part, se rend à Rome, et s'engage parmi les zouaves pontificaux. Il faut lire dans l'ouvrage lui-même les détails pleins de charme et d'émotion sur la vie de ces jeunes hommes placés dans un milieu si différent de celui qu'ils viennent de quitter. Ici se déroule la série des événements connus, depuis l'invasion des Etats du saint-père jusqu'aux champs de bataille de Castelfidardo et d'Ancône. Le P. Bresciani respecte scrupuleusement l'histoire. Chercheur intrépide et très-causeur de sa nature, il a recueilli, de la bouche même d'un grand nombre de témoins, des détails fort curieux, les uns révoltants, d'autres sublimes. Toujours il sait mettre en relief le côté religieux d'une façon admirable. Quel beau chapitre que celui intitulé *l'Arrivée à Lorette;* viennent ensuite les *Funérailles*, les *Cruautés et insultes*, les *Mères et les blessés*, *Douleurs et joies*. Puis le docte écrivain retrouve son héros, le conduit dans les flancs d'un rocher et lui ouvre une chaumière protectrice, où un ancien soldat, franc et dévoué comme un vieux grognard, le guérit de ses blessures, le soigne comme un fils et le fait arriver à Rome sans encombre. Pendant ce temps, on conçoit les alarmes de sa famille. Au moment où elle n'espère plus le revoir, un laquais ouvre soudain toute grande la porte de la salle à manger, et annonce d'une voix éclatante et d'un air joyeux : « M. le vicomte Odéric! » — « Ah! » s'écrie-t-on. » Ce monosyllabe est ici plein d'éloquence; il a été celui de bien des pères, de bien des mères surtout, pendant cette épopée chevaleresque que le P. Bresciani a enfermée entre un départ et un retour.

Si les vertus des zouaves semblent surhumaines, si les fragments de leurs lettres, reproduits dans cet ouvrage, expriment des sentiments prodigieux, si leurs chefs ont une grandeur qui étonne, le P. Bresciani explique ces merveilles par la puissance de cette foi qui transporte les montagnes, et surtout par l'influence surnaturelle des sacrements. Lui-même a été ravi, nous dit-il, de ce qu'il a vu et entendu, et il ne regrette qu'une chose, après avoir payé à tant de héros l'hommage de son admiration, c'est de n'avoir pu réunir tous les noms glorieux écrits dans ses plus intimes souvenirs. Du reste, il le déclare, c'est à tort que beaucoup de lettres anonymes lui ont reproché d'avoir exalté de préférence la foi, la bravoure, la piété des zouaves franco-belges; n'ayant en vue que les événements auxquels ce corps a pris part, il n'a dû parler qu'accidentellement des troupes romaines; mais chaque fois qu'il a trouvé l'occasion d'en faire l'éloge, il l'a saisie

avec empressement. On aurait tort de croire que les Romains aient été surpassés par les étrangers dans la fidélité et dans le dévouement au saint-siége.

Que dire maintenant du style ? C'est toujours la manière brillante, pleine de verve et d'imagination, qu'on ne se lasse pas d'admirer dans le P. Bresciani, et qui rend si attachants ses livres si utiles et si remarquables. — Après le *Zouave pontifical*, il devait publier le *Siége d'Ancône*, et terminer ainsi une sorte de trilogie ouverte dans les conciliabules des Sociétés secrètes, continuée sur les collines de Castelfidardo, et qui allait se fermer sur les remparts croulants d'une ville. La mort a surpris sa courageuse vieillesse au milieu de ce travail, et rend ainsi sa perte doublement regrettable.

GEORGES GANDY.

NÉCROLOGIE.

MADEMOISELLE ULLIAC TRÉMADEURE.

Une femme de lettres bien connue de nos lecteurs, au moins par les comptes rendus que nous avons faits d'un assez grand nombre de ses ouvrages, Mlle Ulliac Trémadeure est morte le 20 avril dernier, à l'âge de soixante-neuf ans. Elle écrivait surtout pour la jeunesse depuis 1830, et elle a dirigé pendant plusieurs années le *Journal des jeunes personnes*. Les ouvrages qu'elle a publiés de 1815 à 1861, et dont quelques-uns ont eu jusqu'à cinquante éditions, sont trop nombreux pour que nous puissions en donner la liste. Nous parlions il y a quelques mois (t. XXVI, p. 343) de ses *Souvenirs d'une vieille femme*, par lesquels elle a terminé sa carrière littéraire. — Après avoir exprimé plus d'une fois le regret que nous éprouvions de ne pas la voir appeler assez souvent à son aide dans ses œuvres la puissance des considérations et des sentiments religieux, quand ils auraient pu venir si naturellement sous sa plume, nous sommes heureux de savoir et de dire que cette femme douée de tant de qualités remarquables a reçu avant de mourir les sacrements de l'Eglise, et a été préparée à son sacrifice par les douleurs et les cruelles infirmités dont elle était atteinte depuis plusieurs années.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 avril au 20 mai.

JOURNAUX.

Ami de la religion.
(Edit. semi-quotidienne).

22 AVRIL. Eugène LOUDUN : *Lettres inédites de J.-M. et F. de la Mennais.* — **24 AVRIL, 6 MAI.** J. COGNAT : M. Damiron et son enseignement. — **26.** P. ROLLET : M. Renan et la science allemande devant la vérité, 2e article. — Victor FOURNEL : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — **29.** Ch. MARIE : *le Génie philosophique et littéraire de saint Augustin*, par M. Théry. — **1er MAI.** Ed. DE BARTHÉLEMY : *Histoire d'Angleterre*, par lord Macaulay. — **3, 8 MAI.** P. ROLLET : *quelques Ecrits de M. Auguste de Gasparin*, ancien député. — **10.** H. FISQUET : l'Abbaye de Sénanque. — **17.** H GAULTIER DE CLAUBRY : *le Mont Hor, le tombeau d'Aaron, Cadès, Etude sur l'itinéraire dans le désert*, par M. le comte de Berton. — Ed. DE BARTHÉLEMY : *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, par M. d'Arbois de Jubainville.

Constitutionnel.

22, 28 AVRIL. SAINTE-BEUVE : *le Poëme des champs*, par M. Calemard de Lafayette. — **23, 29 AVRIL, 6, 13, 20 MAI.** Henri DE PARVILLE : Académie des sciences, séances des 21 et 28 avril. 5, 12, 19 mai. — **5, 12 MAI.** SAINTE-BEUVE : *Mme de Staël, Coppet et Weymar*, par l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier.* — **6, 17, MAI.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **7.** BABINET : Journal mensuel d'astronomie et de météorologie. — **9** John WILKS : Exposition internationale de Londres — **13.** Auguste VITU : *Récits de l'histoire romaine au Ve siècle*, par M. Amédée Thierry. — **14.** P. DE TROISMONTS : Peintures décoratives de l'Elysée — **19, 20.** SAINTE-BEUVE : *Bossuet, Œuvres complètes, publiées* par M. Lachat.

Gazette de France.

22 AVRIL. Le P. FÉLIX : 6e Conférence de Notre-Dame (extraits). — **27. AVRIL. 8. 18 MAI.** Albert DE SELLE : Revue scientifique. — **29 AVRIL, 11 MAI.** GUTTINGUER : Mouvement littéraire : Roman, poésie, philosophie. — **30.** A. DE SAINT-ALBIN : *Vie de M. Emery.* — **14.** Alex. DE SAINT-ALBIN : Mme de Staël. — **15.** Louis DE LA ROQUE : les Livres nouveaux. — **16.** J. LADIMIR : Chronique artistique, industrielle et commerciale — **17.** Louis DE NALÈCHE : *nouvelles Recherches historiques sur la vie et les ouvrages du chancelier de l'Hospital*, par M. Taillandier. — **19.** TIENGOU : *Théâtre de Michel Cervantès, trad. pour la première fois* par M. Alph. Royer. — **20.** V. DE MARNE : *Encyclopédie pratique d'agriculture*, par MM. L. Moll et E. Gayot.

Journal des débats.

20 AVRIL, 17 MAI. Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps. — **21.** E. LITTRÉ : *Théorie de l'homme intellectuel et moral*, par M. S.-Ch.-Henri Cros. — **23.** Louis PASSY : *le grand Corneille historien*, par M. Ernest Desjardins. — **24, 27 AVRIL, 8, 13 MAI.** SAINT-MARC GIRARDIN : *Histoire de Louvois*, par M. C. Rousset. — **25.** Henri BAUDRILLART : *les Lois du travail et de la population*, par M. G. de Puynode. — **26.** J.-J. WEISS : *d'Heure en heure*, par M. Alfred Assolant. — **29 AVRIL, 6 MAI.** CUVILLIER-FLEURY : *les Misérables*, 1re partie, par M. Victor Hugo — **1er MAI.** E. SAGLIO : Ouverture du musée Napoléon III. — **3.** John LEMOINE : Exposition internationale de Londres. — **7.** Fs. BARRIÈRE : Prose et Poésie. — **10** Emile DESCHANEL : *Dictionnaire des contemporains* et *Année littéraire*, par M. Vapereau. — **10, 18.** Adolphe VIOLLET-LEDUC : le Palais de l'exposition. Ecole anglaise (beaux-arts) — **11.** PRÉVOST-PARADOL : Représentation des *Perses*, tragédie d'Eschyle, à l'évêché d'Orléans. — Léon FOUCAULT : Revue scientifique. — **14.** Jules JANIN : *les Misérables*, par M. Victor Hugo, 2e et 3e parties. — **15, 16.** Ed. LABOULAYE : *Poésies de l'époque des Thangs, traduites du chinois* par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis. — **20.** Jules DUVAL : Exposition de Londres (industrie).

Journal des villes et campagnes.

26 AVRIL. Mme DE MARRAY : Mme Swetchine jugée par une femme, réponse à M. Sainte-Beuve. — **27.** L'abbé LAVEAU : *Vie du vén. Barthélemy Holzhauser*, par M. l'abbé Gaduel. — **3 MAI.** Léopold GIRAUD : Variétés. — **6.** Louis MOLAND : *Mémoire pour servir d'éclaircissement à la carte des Suessiones*, par M. Stanislas Prioux. — **9, 11 MAI.** Louis MOLAND : *les Misérables*, par M. Victor Hugo. — **10, 13.** DE CHAMPEAUX : Jurisprudence ecclésiastique. — **10.** Henri DE L'EPINOIS : *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, par

pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

Instructions *sur l'eucharistie*, par M. l'abbé GRIDEL, chanoine de Nancy. — 1 vol. in-12 de 438 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr.

Iréna, ou *la Vierge lyonnaise*, par M. A. DEVOILLE. — 2 vol. in-12 de 322 pages chacun, chez Vermot; — prix : 4 fr.

Juanna, suivie de *Julie de Salerange*, par Mme Stéphanie ORY. — 1 vol. in-8° de 234 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Juris canonici *universi, per faciliorem methodum ad veram praxim sincere redacti*, COMPENDIUM *ex probatissimis auctoribus catholicis*, auctore Francisco-L.-M. MAUPIED, missionario apostolico, etc.; accurante J.-P. MIGNE. — 2 vol. grand in-8° de 802 pages à 2 col., à l'imprimerie catholique du Petit-Montrouge; — prix : 12 fr.

Laurentia, *histoire japonaise*, par lady Georgina FULLERTON; *traduit de l'anglais* par Mme Edouard DE LABOULAYE. — 1 vol. in-12 de VI-282 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Légendes *infernales, relations et pactes des hôtes de l'enfer avec l'espèce humaine*, par M. J. COLLIN DE PLANCY. — 1 vol. in-8° de 400 pages, gravures, chez H. Plon; — prix : 4 fr. cartonné.

Bibliothèque des légendes.

Lettre *de* Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS *au clergé de son diocèse sur l'esclavage*. — In-8° de 16 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 50 c.

Lettres *spirituelles* de M. OLIER, curé de la paroisse et fondateur du séminaire Saint-Sulpice. — 2 vol. in-32, ensemble de 1124 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 2 fr. 50 c.

Lorette *et Castelfidardo. Lettre d'un pèlerin*, par M. Ed. LAFOND. — 1 vol. in-8° de XVI-436 pages plus 1 gravure, chez A. Bray; — prix : 5 fr.

Manuel *du directeur spirituel de la jeunesse chrétienne pour le choix d'un état de vie*, par le P. Auguste DEMANET, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de VIII-358 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Marie-Madeleine (sainte), *études*, par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — 1 vol. in-18 de XX-232 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Opuscules *de* Mgr DE SÉGUR. — 2 vol. in-12 de X-510 et 620 pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 7 fr.

Pensées *de* J. JOUBERT, *précédées de sa correspondance, d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux*, par M. Paul DE REYNAL, *et des jugements littéraires* de MM. SAINTE-BEUVE, S. DE SACY, SAINT-MARC GIRARDIN, GÉRUZEZ et POITOU. — 3e *édition, revue et augmentée*. — 2 vol. in-12 de 12-CXLVIII-282 et 436 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Poésies religieuses, par M. A. B***, prêtre du diocèse de Lyon. — *Nouvelle édition*. — 1 vol. in-12 de X-372 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Politique (la) *du cœur*, suivi de : *deux Destinées, une Dette de jeunesse, Véronique*, par Mme Marie EMERY. — 1 vol. in-12 de 144 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 36e année (1862), 2e livraison, n° 476 ; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Tableau *de l'empire romain, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement impérial en Occident*, par M. Amédée THIERRY, sénateur et membre de l'Institut. — 1 vol. in-8° de IV-484 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Victimes (les), par M. A. DEVOILLE. — 2 vol. in-12 de 638 pages, chez Vermat; — prix : 4 fr.

Vie *et imitation de l'Enfant Jésus*, par le R. P. Dom RAPHAEL; *ouvrage propre à tous les âges et à toutes les conditions*. — 1 vol. in-32 de 504 pages, aux abbayes de Notre-Dame d'Aiguebelle, par Grignan (Drôme), et de Notre-Dame d'Acey, près Dôle (Jura); — prix : 2 fr. *franco*.

Ville (la) *des neiges*, par M. BALECH-LAGARDE. — In-12 de 120 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

Voyage à Madagascar, par Mme Ida PFEIFFER, *traduit de l'allemand, avec l'autorisation de la famille de l'auteur*, par M. W. DE SUCKAU, *et précédé d'une notice historique sur Madagascar*, par M. Francis RIAUX. — 1 vol. in-12 de LXXXIV-312 pages plus 1 carte, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir

à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

I.

J.

K.

L.

T.

U.

V.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

W.

Y.

PARIS, IMPRIMERIE DIVRY ET COMP., RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS.